LE CHATEAU DE MONTBRUN.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

LE CHATEAU
DE MONTBRUN

PAR

ÉLIE BERTHET.

2



PARIS
LIBRAIRIE DE BAUDRY, ÉDITEUR.
De l'Amant de la Lune, par Paul de Kock. — Des Trois Mousquetaires, par Alexandre Dumas. — de D'Artagnan, du Garde-d'Honneur, par Roger de Beauvoir.
34, RUE COQUILLIÈRE.

1847

XI

Valérie, en arrivant à la porte de son appartement, situé à l'extrémité du château, congédia ses pages. Ils remirent leurs torches à deux suivantes

qui se présentèrent pour recevoir leur jeune maîtresse, puis il s'éloignèrent après s'être profondément inclinés. Les suivantes (grosses paysannes du voisinage, devenues soubrettes par occasion,) voulurent alors questionner la noble demoiselle sur les évènements de la journée, au sujet desquels couraient déjà à Montbrun les fables les plus singulières. Valérie leur imposa silence ; prenant le flambeau des mains d'une d'elles, elle leur annonça sèchement qu'elle n'avait pas besoin de leurs services. Les deux commères eussent bien désiré apprendre quelques détails particuliers sur le grand personnage, dont l'arrivée mettait tout le manoir en rumeur ; mais elles n'osèrent insister

et elles se retirèrent désappointées dans une pièce voisine.

Valérie de Lastour, sans remarquer le mécontentement de ses curieuses servantes, se hâta d'ouvrir la porte de sa chambre au moyen d'une clé de forme bizarre, suspendue à son côté, et elle entra avec précipitation. Elle referma aussitôt la porte derrière elle, comme si elle eût craint de laisser un regard indiscret pénétrer dans son appartement.

La chambre, immense, comme toutes celles de cet antique château, était revêtue du haut en bas de tapisseries; le plafond de bois portait encore des traces de peintures autrefois vives et éclatantes, mais en ce moment presque effacées par le temps. De grands fau-

teuils sculptés, des armoires massives et un colossal lit à ciel, soutenu par quatre colonnes, meublaient cette retraite de la belle jeune fille. Dans un coin, un prie-dieu garni de velours et surmonté d'un petit crucifix d'argent, servait à ses prières.

Les châteaux forts de cette époque étaient en général mal éclairés à l'intérieur, car en temps de siège, comme nous l'avons dit, chaque ouverture devenait le point de mire des assiégeants. Aussi cette chambre, qui donnait sur les remparts, avait-elle une seule croisée, et encore trop étroite pour fournir une lumière suffisante à une vaste pièce. Cette fenêtre avait été laissée ouverte, soit par hasard, soit à dessein.

Quand la jeune fille se trouva seule, elle courut examiner avec attention un dressoir en chêne placé précisément en face. Une flèche, lancée sans doute du dehors, était venue s'implanter dans la partie supérieure du dressoir. A cette flèche était suspendu un léger parchemin.

— Sainte Vierge, soyez bénie, murmura Valérie, ah! je savais bien qu'il me donnerait de ses nouvelles, le bon et habile archer!

Elle arracha la flèche, dont le fer s'était profondément enfoncé dans le bois, et elle ouvrit précipitamment le parchemin; mais aussitôt elle sembla se reprocher cette action comme un crime et elle alla s'agenouiller sur son

prie-Dieu. Cédant enfin à son impatience, elle se releva brusquement ; son cœur battait avec violence lorsqu'elle lut ce qui suit :

« L'outrage que j'ai reçu aujourd'hui en cherchant à me rapprocher de vous, a comblé la mesure. Malgré votre défense, je suis résolu à employer les armes pour tirer vengeance de cet oncle félon et déloyal. Mes hommes d'armes sont prêts ; demain nous donnerons l'assaut à Montbrun. Prenez-bien garde, chère âme de ma vie, de ne vous exposer à aucun péril pendant le combat. Je recommande à mes gens la plus grande réserve, car je voudrais épargner votre oncle et ses biens par amour

pour vous, et l'obliger seulement à vous laisser libre ; mais ce sont des diables déchaînés dans un assaut. Adieu donc, ma gente et adorée damoiselle ; nous sommes ralliés dans les bois au pied de la montagne des sapins ; nous nous préparons pour l'attaque. Demain, vous serez libre et maîtresse de Lastours, ou votre pauvre chevalier sera mort dans les fossés de Montbrun.

» Henry »

Cette lettre, où l'on voyait plutôt la mâle détermination de l'homme d'action que les phrases sentimentales d'un amoureux vulgaire, appela une larme dans les yeux de la jeune fille.

— Ainsi donc le sang va couler pour ma cause! murmura-t-elle; mon seigneur Jésus-Christ veuille avoir les âmes de ceux qui trépasseront!

Elle alla s'agenouiller de nouveau devant le crucifix. Après un moment d'oraison mentale, elle se leva résolument :

— Eh bien! que les hommes combattent et meurent, s'il le faut pour une noble cause! reprit-elle, c'est leur destinée... Oh! si Dieu m'avait donné la force d'un homme comme il m'en a donné le courage!

Elle soupira, déposa un baiser rapide sur le parchemin et le glissa dans son sein. Alors, avec une activité singulière, elle se dépouilla de sa robe

blanche, en prit une de couleur sombre qu'elle retira d'un bahut de cuir, rattacha ses beaux cheveux noirs autour de son front; enfin, après s'être assurée qu'un petit poignard, dont elle ne se séparait jamais, était caché dans les plis de sa ceinture, elle s'aventura seule et sans lumière dans l'immensité du château.

Le pas de la jeune fille était léger et furtif; elle parcourut rapidement les couloirs, corridors, les escaliers tortueux conduisant à la chambre du seigneur et de la dame de Montbrun. D'abord, elle ne rencontra personne; les bâtiments qu'elle traversait semblaient abandonnés; mais à mesure qu'elle approchait de la partie du ma-

noir occupé par le châtelain, un sourd murmure s'élevait des salles basses où les gens d'armes veillaient encore. De temps en temps les cris des sentinelles retentissant sur les remparts, allaient se perdre au milieu du silence.

Enfin, au détour d'un couloir, Valérie aperçut en face d'elle une porte massive, surmontée d'un écusson de pierre aux armes de Montbrun. Elle était fermée et gardée par deux halebardiers.

Cette circonstance parut déranger médiocrement les projets de la jeune fille. Elle prit quelques précautions pour ne pas attirer l'attention des deux sentinelles, qui causaient à voix basse des évènements de la soirée, et elle ou-

vrit doucement une fausse porte pratiquée dans un des côtés de la galerie. Alors elle s'engagea dans une enfilade de petites pièces, destinées aux femmes de service, mais désertes en ce moment, et enfin elle arriva à une espèce de cabinet attenant à la chambre seigneuriale; là se tenait d'ordinaire la camériste favorite de dona Marguerite. Cette fois Valérie éprouva une vive appréhension, elle ouvrit la porte en tremblant.

Une seule lampe, suspendue au plafond, éclairait ce réduit. Sur un banc une vieille femme à figure revêche était profondément endormie. Prompte à profiter d'une circonstance qu'elle avait prévue sans doute, la damoiselle de Lastours traversa sans bruit cette espèce

d'antichambre ; elle souleva rapidement une portière de tapisserie, et elle se trouva dans la pièce où le baron de Montbrun, assisté de sa femme et de son chapelain, tenait conseil sur les nécessités du moment.

Cette chambre était trois fois plus vaste encore que celle de Valérie ; la majeure partie restait plongée dans une obscurité complète ; cependant, à la lueur du grand chandelier de cuivre déposé sur une espèce de guéridon, on pouvait entrevoir qu'elle était décorée avec tout le luxe grossier du temps. L'ornement principal consistait en deux immenses lits, surmontés d'un dais en bois ciselé et séparés de la partie inférieure de la chambre par une balus-

trade dorée. Dans l'enceinte formée par cette balustrade, se tenaient le baron et ses conseillers, assis en cercle sur des pliants.

Un tapis épais avait amorti le bruit des pas de la jeune fille, et la fausse porte par laquelle elle venait d'entrer se trouvait cachée par des tentures ; elle put donc se blottir rapidement sous un rideau sans avoir été aperçue. D'ailleurs le sujet de la conversation avait un vif intérêt pour les trois interlocuteurs ; une personne moins légère que Valérie se fût approchée d'eux sans détourner leur attention. Ils parlaient à demi-voix comme s'ils eussent craint d'initier l'écho sonore de cette sombre pièce au secret de leurs délibérations.

— Quant à moi, monseigneur, disait la voix aigre de la baronne, je pense que si, en châtiant cet insolent français, vous trouviez le moyen de nous tirer de l'embarras où nous sommes, les choses n'en iraient pas plus mal.... Je ne dois pas vous le cacher, dans le cas où les bandits de Bonne-Lance viendraient mettre le siége devant Montbrun, nous serions fort empêchés; les vivres sont presque épuisés; nous ne saurions soutenir un siége de trois jours sans risquer de mourir de faim... Le chariot de provisions et les bagages de peu de valeur que vous avez conquis aujourd'hui, sont une assez maigre proie pour tant de gens affamés... D'un autre côté, vos coffres ne contiennent

pas assez d'argent pour payer un mois de solde ; si vous n'y prenez garde, les soudoyers finiront par se mutiner. Vous ne sauriez croire quels efforts il me faut faire chaque jour pour cacher notre détresse !

— Patience ! dame, reprit le baron d'un air mystérieux, cette détresse finira et si mes projets, à l'égard de ce *dogue breton*, comme on appelle notre hôte, n'étaient pas entravés par certains scrupules de conscience...

—Mon fils, interrompit le chapelain d'un accent hypocrite, ces scrupules louables prouvent à la fois votre loyauté et votre grande piété. Mais, quand de hauts intérêts sont en jeu, les scrupules ne sont pas de saison ; l'Eglise a des

indulgences pour les infractions légères, commandées par la nécessité.... J'ai écouté ce soir avec attention tout ce qui s'est dit dans la salle des banquets ; j'eusse voulu prendre la parole pour ramener cet orgueilleux Bertrand à des sentiments plus doux et plus humbles, mais il ne convenait pas à mon saint caractère d'intervenir ainsi dans la querelle de si hauts personnages sans y être invité...

— Vous n'êtes pas toujours aussi réservé, mon père, reprit le châtelain d'un ton d'ironie, et j'attribuais votre silence au désir de ne pas heurter inconsidérément un homme puissant... Mais laissons cela, mon révérend ; si je

réussis, vos frères et vous, vous aurez *la part de Dieu* dans mes profits.

— Nous sommes pauvres, mon fils; ces enfants de Satan, les Français, ont ruiné une aîle entière de notre couvent, dévasté notre chapelle....

— Je rebâtirai l'aîle du monastère, je ferai réparer la chapelle et je donnerai à vos frères cent acres de la plus belle terre..... A ce prix vous voudrez bien sans doute m'accorder cette absolution que vous m'avez déjà refusée?

— L'Eglise ne vend pas ses services, monseigneur, dit le moine avec quelque sévérité; mais elle est indulgente, continua-t-il aussitôt, pour des fautes noblement expiées, et elle ne repousse pas le pêcheur repentant.

Il ajouta d'une voix sourde après un moment de silence :

— Mon fils, vous n'avez pas l'intention, j'espère, d'occir ce Duguesclin ?

— L'occir ! répéta le baron avec chaleur ; par saint Martial ! qui songe à une pareille folie ? Non, non, ce chevalier m'a profondément blessé dans mon honneur, il m'a menacé, et je ne manque pas de raisons pour le haïr ; mais si j'avais voulu le tuer, n'aurais-je pas pu le faire dans la grande salle, lorsqu'il m'a bravé avec tant d'insolence ?... Je connais nos gens, pas un n'eût bougé en ma présence... Mais, je vous le demande, mon père, si je le retenais ici prisonnier et si je le mettais

à rançon, serais-je donc coupable de forfaiture et d'impiété!

Le chapelain parut réfléchir.

— Et à quoi cela servirait-il? s'écria la baronne avec vivacité. Duguesclin est un pauvre bachelier breton sans sou ni maille; son équipage est piètre et on le prendrait pour un mendiant.... la vaillance ne rapporte rien à de pareils hommes!

— Et cependant, dona Marguerite, reprit Montbrun en souriant, ce pauvre hère a trouvé, il y a deux ans, dans la bourse de ses amis, quatre-vingt mille florins pour payer sa rançon au prince de Galles, lorsqu'il a été fait prisonnier en Espagne, et il en eût pu payer le double.... Tous les seigneurs et souve-

rains de la chrétienté voulaient contribuer à son rachat; on disait alors que « toutes les filles du royaume de France eussent volontiers filé pour en payer le prix. »

— Prenez garde, reprit le père Gauthier d'un ton sententieux, ce hardi projet pourrait attirer sur la noble maison de Montbrun de grands malheurs; ces rois, ces princes souverains, ducs, comtes et barons, qui sont amis de Duguesclin, ne consentiraient peut-être pas cette fois à payer la rançon; ils réuniraient force gens d'armes et viendraient vous assaillir....

— Saint George et saint Denis! je n'ai pas la pensée de le garder prisonnier à Montbrun; je ne suis plus d'un

âge, mon révérend père, où l'on compromet par témérité ou par vanité, les plus graves intérêts! Je ne voudrais pas risquer ainsi d'appeler sur mes domaines des malheurs incalculables. Mon plan est mieux conçu, écoutez-moi : le bruit se répand que les Anglais vont faire une grande chevauchée dans le royaume de France. Le roi Charles est tout en émoi, et il a mandé Duguesclin en grande diligence, afin de lui remettre l'épée de connétable. Dans des circonstances pareilles, le roi de France n'hésiterait par à me donner cent, deux cents, trois cent mille florins, peut-être, pour la liberté à son champion favori !

Les yeux du chapelain et de la dame

de Montbrun brillèrent de plaisir à cette ouverture.

— Cependant, monseigneur, reprit le moine, la France est apauvrie; si le roi Charles n'était pas disposé à payer la rançon....

— En ce cas je livrerais mon prisonnier aux Anglais et au prince de Galles; ils seraient ravis d'avoir en main un capitaine qui leur a fait tant de maux. Enfin, dans le cas où ni la France ni l'Angleterre ne voudraient le racheter. je lui proposerais le marché à luimême; s'il me jurait sur l'évangile de me remettre une somme déterminée, je n'hésiterais pas à le laisser aller, car on peut se fier à sa parole; mais, par le

pape! je ne prendrais ce parti qu'à la dernière extrémité.

— Quelle peut-être la cause...

— Hem ! je compte mettre à la reddition du captif d'autres conditions qu'il ne pourrait remplir....

Le baron s'arrêta après avoir prononcé ces paroles d'un ton grave. Le père Gauthier et la châtelaine en attendaient bouche béante l'explication; Valérie, dans sa cachette, redoubla d'attention.

— Vous avez cru l'un et l'autre, reprit le seigneur de Montbrun d'un air soucieux, que la résistance de mon imprudente nièce à me céder ses droits sur le domaine de Lastours, était le plus grand de mes soucis : il n'en est

rien... Si j'avais désiré vaincre sérieusement cette résistance, les plaintes et les artifices d'une petite fille n'eussent pas été capables de m'arrêter... J'ai montré beaucoup d'indulgence envers elle, uniquement pour ne pas me rendre odieux à mes inférieurs... eût-elle cédé à mes instances, je ne pourrais jouir paisiblement de Lastours, puisque Guillaume de Lastours, le véritable héritier de la seigneurie existe encore.

En entendant cette révélation, Valérie éprouva une sorte de vertige; pendant plusieurs minutes il lui fut impossible de comprendre la suite de la conversation. Cependant, grâce à sa force d'âme ordinaire, elle parvint bientôt à surmonter son émotion. Lorsqu'elle prêta

de nouveau l'oreille, le sire de Montbrun répondait avec vivacité au chapelain :

— Mon père, les héritiers d'un beau fief tel que celui de Lastours ne se perdent pas; beaucoup de gens doivent être dans la confidence de ce secret, et puisque votre moine du Châlard en avait connaissance, d'autres peuvent savoir aussi l'existence de cet héritier direct. Il reparaîtra, soyez-en sûr... Quand et comment? je l'ignore, mais la possibilité seule de ce retour m'inquiète et m'irrite. Chaque fois qu'un voyageur ou un pèlerin demande l'hospitalité à la porte du manoir, je crois voir en lui Guillaume de Lastours venant réclamer ses domaines.... Je veux enfin sortir de

cet état d'anxiété; j'en veux sortir à tout prix!

— Et comment cela, monseigneur?

— J'exigerai du souverain à qui je livrerai Duguesclin une charte par laquelle la propriété du fief de Lastours me sera garantie à moi et à mes héritiers, au préjudice de tous autres prétendants présents et à venir. Avec cette charte, je n'aurai plus rien à craindre. Guillaume de Lastours pourra reparaître à la tête d'une armée pour reconquérir ses domaines; Valérie pourra ameuter contre moi et le grand capitaine Duguesclin et tous les routiers de la France, elle pourra faire jouer tout son arsenal de ruses féminines, je ne m'inquièterai plus ni d'elle ni des autres.

— Sur la foi que je vous dois, monseigneur, s'écria la baronne avec enthousiasme, cela est sagement imaginé; faites ainsi et nous serons bientôt délivrés de cette vaniteuse damoiselle. Je ne me croirai pas réellement dame et maîtresse à Montbrun, tant qu'elle couchera sous notre toit!

— Votre projet est plein de sagesse, monseigneur, ajouta le chapelain; les loisirs qui vous attendent au sein de votre prospérité future vous permettront sans doute de vous occuper de vos bons et loyaux serviteurs!... Eh bien! continua-t-il avec vivacité, votre détermination étant si bien arrêtée, qui vous empêche de l'exécuter sur-le-champ? dites un mot, et ce redontable étranger,

pris à l'improviste dans sa chambre, pourra être jeté dans un cachot jusqu'à ce que...

—Oui-dà, mon révérend, répliqua le baron en hochant la tête, et l'on m'accusera d'avoir trahi les devoirs de l'hospitalité envers ce chevalier, et dans les assemblées de la noblesse de la province, mon écusson sera renversé comme celui d'un traître!... D'ailleurs, le bruit de l'arrestation du grand guerrier Bertrand ne tarderait pas à se répandre; il ne manquerait pas de routiers et de gens de guerre dans le voisinage pour m'enlever une si belle proie.... D'un moment à l'autre, demain peut-être, ce satané Henry Bonne-Lance et sa compagnie de démons vont nous assaillir; je

ne veux pas risquer de perdre mon prisonnier à la suite d'un assaut; j'ai donc résolu de le retenir secrètement dans un lieu plus sûr que Montbrun...

— Mais où donc, monseigneur?

— Vous allez le savoir, reprit le châtelain avec lenteur. Je vous dévoilerai tous mes projets, car aussi bien, vous devez m'aider l'un et l'autre à les exécuter... Aujourd'hui, à la suite de la querelle qui a eu lieu sur le grand chemin entre Bertrand et moi, nous avons conclu une trève jusqu'à demain à l'heure de primes; ce délai passé, nous redeviendrons ennemis comme auparavaét... Innvitablement, le fougueux chevalier, que des affaires importantes appellent à la cour de France, partira de-

main matin avant l'heure désignée, afin de continuer son voyage. Je ne lui ferai aucun mauvais traitement, je lui montrerai une extrême courtoisie, et je l'accompagnerai jusqu'à la porte de Montbrun avec tous les honneurs dûs à son rang ; enfin, je le laisserai partir, lui et son escorte ; personne ainsi ne pourra dire que j'ai trahi l'hospitalité !

— Vous le laisseriez s'échapper, monseigneur ?

— Attendez donc... je lui donnerai un guide qui l'égarera facilement dans les forêts du voisinage et finira par le conduire dans une embuscade où j'aurai placé mes plus braves soudoyers. Je me rendrai moi-même à l'endroit convenu dès que j'aurai vu Duguesclin par-

tir de Montbrun, et je me trouverai à l'escarmouche. Les Bretons de messire Bertrand sont mal armés ; nous serons en nombre double, couverts de bonnes armures; la résistance sera impossible. Alors, j'amènerai mon prisonnier à Lastours, dont la garnison est sûre, et je l'y retiendrai jusqu'à ce que le marché soit conclu avec la France ou avec l'Angleterre.

Un profond silence s'établit dans la salle, comme si les auditeurs eussent réfléchi à ce plan infernal.

— Monseigneur, dit enfin le père Gauthier, est-il bien prudent de laisser aller celui que vous tenez déjà en votre pouvoir ? ce chevalier Bertrand est

un rude joûteur dans un combat.....
et.....

— Foin de toi, moine, et de ton froc ! interrompit le châtelain en frappant du pied, ne t'ai-je pas dit que je serais là en personne? Je ne le cède pour la force du corps et pour l'apertise d'armes à aucun chevalier qui endossa jamais un corselet d'acier, en exceptant toutefois saint Georges et saint Denis, ces valeureux patrons de la chevalerie !... Ayez l'esprit tranquille à ce sujet, mon révérend père; si ce Duguesclin et moi, nous en venons à nous heurter il trouvera malaisé de me désarçonner !

Malgré ces rodomontades, le chapelain ne paraissait pas entièrement con-

vaincu de la réussite de ce plan; mais la dame de Montbrun, enchérit encore sur la jactance de son noble époux :

— J'en suis sûre, vous le désarçonnerez, monseigneur, s'écria-t-elle ; pour ma part, je ne serais pas fâchée de vous voir rompre une lance avec un guerrier de renom ! La dame de Courbefy, notre voisine, me disait avec malice, lors de sa dernière visite au manoir, qu'il y avait grande différence entre les manants des communes, les pauvres écuyers que vous avez mis par terre en plusieurs batailles, et les vaillants chevaliers de France ou d'Angleterre; que si vous aviez de tels ennemis à combat-

tre, je ne serais pas longtemps fière de vos prouesses...

— Le sire de Courbefy, mon bien aimé voisin, reprit le baron sèchement, pourra recevoir un de ces matins ma visite avec une centaine de lances, si cette péronelle ne retient pas sa langue... Mais quittons ce propos. Voici, dame, ce que j'attends de vous; demain, j'irai par des chemins détournés commander moi-même l'embuscade, et je vous laisserai la garde de ce manoir. Vous aurez besoin de votre courage, de votre sang-froid ordinaires, car vous pourrez être attaquée par les routiers du capitaine Bonne-Lance; mais dès que je tiendrai entre mes mains ce futur connétable, je vous enverrai du

secours... malheureusement, continua-t-il avec regret, je ne pourrai vous donner pour conseils et pour maréchaux deux hommes expérimentés comme Oswald, mon écuyer, ou ce vieux sergent de bataille, Jacques Barbe-Noire... l'un s'est enfui aujourd'hui, je ne sais pour quel motif; l'autre par son ingratitude m'a obligé de le faire jeter dans un cachot, où il restera jusqu'à ce qu'il s'amende!...

— Ne craignez rien, monseigneur, dit la châtelaine en se rengorgeant; vous me connaissez; je suis digne d'être votre femme..... Nul n'emportera Montbrun tant que j'y commanderai!

Le baron sourit à sa belliqueuse

épouse; puis se tournant vers le chapelain :

— Vous, mon père, continua-t-il, vous serez chargé d'une mission non moins importante; grâce à votre habit respectable, vous pouvez aller et venir dans la campagne sans exciter de soupçons, je compte vous envoyer...

Un mouvement de la vieille suivante dans l'antichambre voisine, ne permit pas à Valérie d'en entendre davantage. D'ailleurs que lui restait-il à apprendre? les secrets des maîtres du château lui étaient connus, et elle n'avait pas osé attendre un si grand succès de son audacieuse intrusion. Elle quitta donc sa cachette avec précaution, souleva la portière pour s'assurer si la duègne était

encore endormie; puis, rapide comme l'éclair, elle traversa le cabinet, et elle se trouva enfin dans l'appartement des femmes, où sa présence ne pouvait plus inspirer aucun soupçon.

LE DÉVOUMENT.

XII

Là, Valérie fut un moment sur le point de succomber à la violence des émotions qu'il lui avait fallu refouler dans son âme. Ce complot ourdi avec tant de perfidie, le danger qui menaçait

son illustre protecteur, l'avaient frappée d'épouvante. Mais ce qui occupait le plus sa pensée, c'était l'existence de Guillaume de Lastours, ce jeune parent dont jusqu'à ce jour elle s'était crue l'héritière. Ce fait si douteux encore, enveloppé de tant de mystère, jetait un jour nouveau sur les idées, les projets, la vie entière de la fière damoiselle. Une brusque révolution s'opéra en elle; son énergie fut un instant abattue du choc. Elle s'était crue riche, puissante; elle s'était considérée comme le seul rejeton d'une ancienne, d'une grande famille, et elle retombait du haut de ses rêves. Elle n'était plus qu'une pauvre orpheline dont l'humilité devait être la première vertu; elle vivait de-

puis dix ans de l'aumône de ces indignes Montbrun !

— Et maintenant, murmura-t-elle, ce généreux Henri ne doit pas exposer sa vie et celle de ses compagnons pour une cause perdue; car je n'en doute pas, pour moi, pour moi seule, il veut entreprendre cette guerre ; il sollicitait mon assentiment dans ses lettres, et il a choisi le prétexte de cette aventure d'aujourd'hui pour me forcer à l'accorder... Non, je ne le souffrirai pas ; le sang qui serait versé maintenant réjaillirait sur moi... Mais comment prévenir le capitaine? Le château est fermé, nul ne peut sortir sans l'ordre exprès de monseigneur. Que faire? Mon Dieu, veuillez m'assister !... Et ce généreux che-

valier breton, dois-je donc aussi le laisser tomber dans un piége abominable?... Seul, ici ce pauvre langoureux de troubadour est disposé à me servir ; mais en aura-t-il le courage?... Oh! maudit soit-il s'il est lâche!

Elle traversa les petits appartements sans s'inquiéter de deux ou trois femmes de service qui se trouvèrent sur son chemin, et elle parcourut encore une fois le dédale compliqué des couloirs et des galeries du château. Elle ne tarda pas à atteindre un escalier raide, étroit, conduisant au sommet de la tour Blanche. Sans hésiter, elle se mit à le gravir au milieu d'une obscurité complète.

Valérie se trouvait déjà à moitié de son ascension, quand son oreille fût frap-

pée par une musique suave venant d'en-haut. Elle s'arrêta pour respirer et écouta. Le troubadour chantait au sommet de la tour. Sa voix pure, bien timbrée se mariait aux sons d'une harpe. On ne pouvait à cette distance entendre les paroles de sa chanson, mais l'air était simple, doux, mélancolique. Cette harmonie s'exhalant au milieu d'un profond silence, au sein de ténèbres épaisses, avait un charme étrange, mystérieux, presque surnaturel. Valérie s'y fut abandonnée si les circonstances eussent été moins pressantes; mais dominant ses impressions, elle continua de monter, et elle arriva bientôt à la plate-forme.

On jouissait à cette élévation d'un

coup-d'œil magnifique. Le ciel était pur, l'air transparent et tiède ; la lune s'élevant lentement à l'horizon, projetait une lumière pâle sur les alentours. A cette clarté douteuse, on entrevoyait toute la plaine entrecoupée de massifs d'arbres et bornée par les cônes arrondis des montagnes. Les eaux d'un étang voisin qui alimentait les fossés du château, miroitaient au souffle de la brise nocturne. Le calme le plus profond régnait dans la campagne : le bruissement des insectes, qui se prolonge si tard pendant les nuits d'été, s'était assoupi. Les grenouilles des fossés s'étaient retirées au fond du marécage ; on entendait seulement par intervalles le cri solitaire d'un oiseau de nuit vol-

tigeant autour des hautes tourelles.

Le troubadour, placé au point culminant de cet immense paysage, en présence de cette scène splendide était tombé dans une sorte d'extase poétique. Valérie l'aperçut bientôt debout, appuyé contre un créneau, sa harpe à la main. Il improvisait une cantate sur sa situation présente; il changeait fréquemment de rhythme pour éviter la monotonie; ses chants avaient des allures naïves, mais hardies et mélodieuses, que l'on trouverait difficilement dans les savantes combinaisons de l'art moderne.

Valérie, immobile à quelques pas de lui, écouta de nouveau. Le troubadour dans son langage gracieux et figuré, se

plaignait de ses rigueurs; il la comparait à ces fleurs belles et rares des montagnes inaccessibles, dont les vives couleurs, les parfums délicieux sont perdus pour le voyageur de la plaine.

Un soupir de la jeune fille l'interrompit. Aussitôt il abaissa sa harpe, et s'avança au-devant de Valérie.

— C'est moi, sire Gérald, dit-elle, je vous remercie d'être venu à mon appel.

Le troubadour ne répondit pas ; son regard, encore brillant du feu de l'inspiration, s'était attaché sur elle avec amour. Il la contemplait comme une apparition évoquée par son imagination de poète, et que le moindre bruit

pouvait faire évanouir. Valérie parut un peu embarrassée de ce silence.

— Vous chantiez, messire, reprit-elle d'un air distrait; vous avez raison de profiter de cette nuit si calme et si belle... Demain peut-être les lieux où nous sommes seront remplis de tumulte, de deuil et de sang!

Le ménestrel sourit avec mélancolie.

— C'est mon lot de chanter, dit-il doucement, comme la bataille est le lot du chevalier, comme le plaisir est le lot de la beauté... je chante dans le calme et dans la tempête, ainsi que fait le rossignol au mois de mai... Je suis une harpe, et j'élève la voix lorsque la main

de la douleur vient tourmenter mes cordes plaintives....

Valérie écoutait avec distraction ces paroles métaphoriques où se peignait l'exaltation du troubadour. Elle demanda, après un nouveau silence :

— N'avez-vous jamais pensé, messire, que les chants et la musique, si doux en temps de paix, dans les loisirs du manoir, sont de vaines occupations dans les temps malheureux où chaque homme doit s'asseoir tout armé à son foyer? Est-ce le moment de cadencer des sons et de penser aux choses frivoles, quand tout autour de vous, respire guerre et batailles?... Vous avez traversé la France, dans vos courses errantes; n'avez-vous jamais été indigné desvio-

lences, des trahisons, des cruautés qui se commettaient sous vos yeux? N'avez-vous jamais regretté de ne savoir aussi manier une épée, au lieu d'une rôte ou d'une harpe inutile?

— J'ai gémi sur les maux dont j'étais le témoin, damoiselle; mais que pourrait un homme de plus contre les désastres déchaînés par la colère céleste? Quand Dieu prendra pitié de la France, il désignera ses élus pour la sauver. Moi, je chante pour animer le soldat au combat, pour célébrer ses hauts faits, s'il est vainqueur, sa chute s'il succombe glorieusement...

— Ainsi donc, messire, reprit la jeune fille avec un peu de mépris, vous n'avez jamais rêvé pour vous-même la

gloire et la puissance, fruit du courage ?

— J'ai rêvé beau ciel, douce compagne et poésie, répliqua le troubadour en soupirant. Mes parents avaient péri victimes de la guerre ; mon enfance et ma jeunesse se passèrent dans une paisible retraite où le bruit des armes ne pénétra jamais. On m'inspira de l'horreur pour le fléau terrible qui m'avait enlevé ma famille. Dans la solitude, sous la tutelle d'un vieillard vénérable, mes idées se tournèrent vers la musique et les vers. Je ne connus pas les exercices belliqueux des jeunes gentilshommes de ce temps ; un casque d'acier eût été trop lourd pour mon faible front... Plus tard, j'ai admiré la vaillance des preux et leurs hauts faits ;

mais la pensée ne m'est pas venue de chercher à les imiter.

— Et sans doute, reprit Valérie avec ironie, cette éducation efféminée en énervant votre corps a aussi énervé votre courage? Votre cœur est impuissant à braver un danger, comme votre main est impuissante à soutenir une lance ou une masse d'armes?... Eh! bien, moi, Gérald, continua-t-elle avec énergie en se rapprochant de lui, je rougirais d'une pareille faiblesse, quoique je sois une femme!... Mon existence, il est vrai, n'a pas été molle et tranquille comme la vôtre. Quand la raison m'est venue, je me suis trouvée enfermée dans ce manoir, entourée d'hommes farouches dont il fallait me faire respecter, spec-

tatrice chaque jour de combats, de querelles, de scènes sanglantes... Mon esprit s'est mûri dans l'isolement, mon courage a grandi par la gêne et l'insulte. Aussi je n'estime un homme qu'autant qu'il est noble, fort, intrépide! A mon avis, ce Bertrand Duguesclin, notre hôte, mérite mieux un regard de complaisance, malgré la laideur de son visage, malgré la rudesse de ses manières, que le plus galant troubadour qui ait jamais composé fable ou chanson pour les beaux yeux d'une damoiselle !

Le ménestrel jeta sur la jeune enthousiaste un regard de douloureux reproche.

— Dona Valérie, dit-il, vous m'avez

préféré un chevalier bien inférieur encore en mérites et en courage à l'illustre Bertrand !... Mais épargnez-moi votre mépris ; si faible de corps et si pauvre de vaillance que vous me supposiez, je n'hésiterais pas à sacrifier ma vie pour l'amour de vous, sur un signe de votre main !

A son tour Valérie l'examina avec anxiété.

— Parlez-vous sérieusement, messire, ou par simple galanterie? demanda-t-elle.

— Jamais parole plus sincère ne sortit de mes lèvres ! répliqua Gérald avec feu.

— Pardonnez-moi donc mes injustes soupçons, s'écria la demoiselle de Las-

tours, dont les yeux brillèrent de joie; et Dieu soit loué qui, dans un si grand danger, m'envoie un ami courageux !

Le troubadour attendait en silence l'explication de ces paroles.

— Messire Gérald, reprit Valérie, d'un ton pensif, si je ne me trompe, vous connaissiez la seigneur Bertrand Duguesclin avant sa venue au château ?

— Je connaissais en effet ce grand capitaine, gracieuse damoiselle ; je l'avais vu en la comté de Foix, pendant mon séjour chez monseigneur Gaston, à Orthez. Mais j'étais confondu dans la foule des ménétriers et des jongleurs ; messire Bertrand n'avait fait aucune

attention à moi; qu'était pour lui un pauvre et obscur ménestrel? Lorsque nous l'avons rencontré ce matin, j'ai voulu le détourner de s'arrêter à Montbrun... il ne m'a pas écouté!

— Vous avez donc pour lui de l'admiration, de l'attachement ?

— Honni soit qui n'éprouverait pas ces sentiments pour le valeureux Bertrand de France! Ses ennemis eux-mêmes parlent de lui avec respect et admiration.

— Et cependant, Gérald, on prépare en ce moment contre lui une horrible trahison....

— En êtes-vous sûre, damoiselle? demanda le troubadour avec vivacité.

Valérie exposa, brièvement le plan

astucieux de son oncle pour s'emparer de Bertrand Duguesclin. Gérald l'écouta attentivement.

— La trame est bien ourdie, reprit-il, lorsque Valérie eut terminé son récit; le projet du seigneur de Montbrun peut réussir. Messire Duguesclin est, dit-on, terrible dans un combat; mais pris à l'improviste, sans armure, avec une douzaine de valets mal équipés; il ne résistera pas à des hommes d'armes couverts d'acier et en nombre supérieur... Damoiselle! damoiselle! je prévois de grands malheurs pour la France, pour ce pays, pour nous tous, si monseigneur accomplit son affreux dessein!

— Il ne faut pas qu'il s'accomplisse ! s'écria Valérie.

— Comment l'empêcher ?... Si l'on prévenait monseigneur Bertrand de se tenir sur ses gardes ! mais son caractère bouillant l'emporterait trop loin et le pousserait peut-être à quelque extrémité... D'ailleurs, il est étroitement surveillé dans sa chambre ; il est impossible d'arriver jusqu'à lui...

— Eh bien ! Gérald, je connais un autre moyen de le sauver.

Elle promena un regard lent et pensif sur la campagne ; puis elle désigna du doigt au troubadour une lumière qui brillait dans le lointain à travers les arbres.

— Gérald, reprit-elle, il y a là-bas

un chef expérimenté, et deux cents hommes intrépides... Ils peuvent sauver Duguesclin.

Les traits du ménestrel se rembrunirent.

— Je comprends, dit-il; mais ne craignez-vous pas que la tentation ne soit trop forte pour ces routiers? Si au lieu de venir au secours de messire Bertrand, ils essayaient eux-mêmes...

— Ne les insultez pas, interrompit dona Valérie avec force; ce sont de braves soldats, quoique nul parti ne songe en ce moment à utiliser leur vaillance... Ils ont fait récemment leurs preuves contre l'Anglais; leur capitaine est incapable...

— Il suffit, damoiselle, je sais combien votre cœur est disposé à l'indulgence pour Henry Bonne-Lance !

La jeune fille rougit un peu de la chaleur qu'elle avait mise à défendre le chef des partisans ; elle reprit avec douceur :

—Je vous ai franchement avoué mes sentiments secrets pour le capitaine Henry, messire ; cet aveu était nécessaire et je ne le regrette pas... Cependant, Gérald, j'ai compté sur vous pour une mission importante ; elle vous inspirera sans doute une vive répugnance et elle doit en outre vous exposer aux plus grands dangers, mais...

— Qu'importe ma vie? personne sur la terre ne me pleurera !

— Ne parlez pas ainsi, messire, dit Valérie avec émotion; vous seriez ingrat envers moi, envers vôtre amie....

Le troubadour saisit la main de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec reconnaissance.

— Ecoutez-moi, reprit-elle à demi-voix ; j'ai des moyens secrets d'apprendre tout ce qui se passe dans la compagnie du capitaine Bonne-Lance. Demain, le château doit être assiégé; mais peut-être l'attaque ne pourra-t-elle être effectuée à temps pour empêcher le baron d'exécuter son projet d'embuscade... D'ailleurs, je ne veux pas que cette attaque ait lieu ni demain ni jamais; ce serait encourir mon déplaisir extrême de combattre et de verser du

sang pour ma cause. Je désire faire connaître ma volonté au capitaine Henry, messire; pour cela j'ai besoin d'un messager fidèle et zélé.

Gérald restait morne et pensif devant elle.

— Et c'est moi, damoiselle, reprit-il enfin, que vous voulez charger de ce message ?

— C'est vous, sire de Montagu ; ne partagez-vous pas mes craintes pour l'hôte sacré de Montbrun ?.... Mais le temps presse, et il faudrait partir sur-le-champ.

—Sur-le-champ ? Comment s'échapper de ce château si bien gardé, si bien fortifié, et à pareille heure ? Monseigneur a défendu, sous peine de mort,

de laisser entrer ou sortir personne; les clefs des portes sont entre ses mains.

— Il est vrai, Gérald; mais que ne peut une volonté ferme?.... Vous êtes habile nageur; une fois déjà vous vous êtes élancé du haut du rempart dans les fossés pour retirer de l'eau un bracelet tombé de mon bras. Feriez-vous moins pour sauver le plus grand capitaine de France?

— Dona Valérie, je suis prêt à partir.

Cette simple et rapide détermination surprit la jeune fille.

— Gérald, dit-elle avec intérêt, réfléchissez... les eaux du fossé sont profondes: le bruit de votre chûte appel-

lera sur vous toutes les flèches, tous les carreaux des sentinelles du rempart! Le péril est imminent, et...

— Les sagettes et les eaux profondes ne m'effrayent pas, damoiselle ; je songe seulement que je vais voir un homme... un rival...

Et il porta la main à son front en signe de douleur ; mais bientôt il releva la tête.

— Damoiselle, que dirai-je de votre part au capitaine Henry Bonne-Lance?

— Vous lui conterez l'aventure du brave Bertrand Duguesclin, et il avisera à déjouer le complot du châtelain. Que les abords du château soient exactement surveillés pendant la journée de demain ; mais, sur toutes choses,

dites au capitaine de ne pas frapper un seul coup pour me rendre un héritage auquel je ne prétends plus, auquel je renonce pour toujours ; il répondrait devant Dieu des malheurs dont il serait cause !.... Pour vous, messire, je vous supplie d'être prudent et...

— Dona Valérie, interrompit Montagu en se préparant à quitter la tour, dans peu d'instants j'aurai rempli mon message ou je n'existerai plus...

La jeune fille était pénétrée d'admiration pour un dévoûment si franc et si complet.

— Que je réussisse ou que je succombe, reprit Gérald les larmes aux yeux, je dois vous dire adieu ; nous ne nous reverrons jamais.

— Jamais? répéta Valérie avec une sorte d'effroi.

— La mission que vous me donnez avance encore le moment où je devais quitter Montbrun... Tant que j'ai espéré de vous un mot, un regard d'affection, j'ai supporté sans me plaindre, les reproches, les humiliations, les outrages dont on m'abreuvait dans ce manoir. Le bonheur d'être près de vous les compensait au-delà... Maintenant vous m'avez enlevé l'espérance, je vais donc reprendre mon pélérinage; votre pensée me suivra partout, elle occupera toujours ma vie, elle remplira toujours mon cœur.... Noble damoiselle, puissiez-vous arrêter quelquefois votre sou-

venir sans amertume sur votre pauvre ménestrel !

Valérie était vivement émue.

— Gérald, dit-elle, je commence à comprendre qu'il est des courages plus grands que ceux des chevaliers dans la bataille... Mais vous aller quitter Montbrun, vous exposer à la mort pour mon service, n'avez-vous à me demander ni don ni récompense ?

— Quelle récompense de votre part, damoiselle, ne vaudrait cent fois plus que ma vie ?

— Je vous dois un *guerdon*, car vous êtes demeuré longtemps près de moi en *amoureux servage*, répondit Valérie en rougissant ; approchez, gentil troubadour.

Gérald mit un genou en terre. Retirant de sa ceinture un ruban vert à frange d'argent, elle l'attacha autour du cou du troubadour. Puis, avec une dignité gracieuse, elle déposa un baiser sur son front, et elle lui dit d'une voix altérée :

— Allez, messire; que Dieu et tous les saints du Paradis veuillent vous assister!

Montagu se leva fier et rayonnant de joie.

— Damoiselle, s'écria-t-il avec le sentiment chevaleresque de cette époque, je puis mourir maintenant!... Je n'avais pas attendu un si grand bonheur sur la terre!

—Adieu, Gérald; moi je reste ici...

Vous allez affronter le péril sous les yeux même de votre amie. Elle sourira à votre succès... elle pleurera sur vous si vous succombez.

Le troubadour fit un geste de reconnaissance et descendit précipitamment l'escalier de la tour. Valérie écouta un moment le bruit de ses pas dans les profondeurs de l'édifice ; ce bruit diminua peu à peu et s'éteignit.

Alors, la jeune fille se sentit saisie d'une angoisse mortelle. Le courage lui manqua lorsqu'elle put envisager avec calme la mission dangereuse du jeune Montagu. Elle eût voulu le rappeler, mais la nécessité impérieuse l'empêchait d'écouter ses regrets. Au bout de quelques instants, elle s'avança vers le

parapet et se pencha au-dessus de l'abîme. De ce point élevé, son regard embrassait une grande partie du château de Montbrun avec ses larges remparts toujours encombrés de matériaux propres à écraser les assaillants en cas de siége, avec ses hautes murailles, ses guérites de pierre et sa luisante ceinture de fossés. Elle pouvait même, à la clarté de la lune, distinguer les arbalétriers et les archers en sentinelle ; leurs cris de veille, se répétant de proche en proche autour du manoir, montaient jusqu'à elle par intervalle, comme des gémissements.

Un quart d'heure environ s'écoula; l'anxiété de la jeune fille devint poignante. Elle était à la même place,

penchée sur le parapet, l'œil fixe, le col tendu, osant à peine respirer. Cependant, aucun changement n'avait encore eu lieu sur le rempart : les sentinelles continuaient à se promener tranquillement leur pique ou leur arbalète sur l'épaule.

Tout-à-coup, au pied même de la tour, à l'ombre d'un contrefort de la muraille, s'agita comme une forme humaine. Valérie devina plutôt qu'elle ne reconnut Gérald de Montagu. Elle fit de la main un geste rapide; aussitôt le jeune homme, sortant de l'angle de la muraille, monta lestement sur les remparts.

La lune jetait en ce moment une vive clarté; le troubadour avait quitté

sa longue robe pour prendre un costume moins embarrassant. Il portait un chaperon, un pourpoint et des chausses noires; un poignard brillait à sa ceinture. Sa marche était ferme, assurée; sa contenance ne trahissait aucun sentiment de crainte.

Dès qu'il parut sur la muraille, un des archers s'avança en colère et parut lui intimer l'ordre de descendre; mais le jeune homme n'en tint compte et s'élança d'un bond vers les crénaux. L'archer voulut le retenir par ses vêtements; il était trop tard. Gérald disparut, et le bruit sourd de sa chute dans l'eau retentit jusqu'à la damoiselle de Lastours.

L'archer tendit son arc et visa dans

le fossé, en criant d'une voix forte :

— Alerte ! alerte ! gens de Montbrun ! un compagnon s'enfuit par les fossés... A vos arcs ! à vos arbalètes ! tirez !... c'est l'ordre de monseigneur.

Et pour donner l'exemple, il décocha une flèche. Avec une rapidité merveilleuse, les autres sentinelles se réunirent à la première ; de toutes parts des soldats s'élançaient aux murailles. Les sagettes, les carreaux, les dards pleuvaient autour du fugitif.

La damoiselle de Lastours, pendant cette terrible scène, était sans voix et sans mouvement. Elle écoutait si, au milieu de ces clameurs confuses, elle ne distinguerait pas un cri plaintif arraché par la souffrance. Elle n'entendit rien;

l'eau claire du fossé, vivement agitée, scintillait en battant ses rives de pierre; sans doute Gérald n'était pas blessé, et nageait encore.

Tout-à-coup les cris redoublèrent.

— Il est mort!....,. Il a disparu..... C'est moi qui l'ai touché! disait un archer d'un ton de triomphe.

— Non! non! c'est moi! c'est moi! disaient les autres.

Valérie n'eut pas le courage d'en entendre davantage; elle se redressa pâle et haletante. L'agitation de l'eau avait cessé; les soldats continuant à se disputer l'honneur d'avoir frappé le fugitif, s'étaient éloignés de la muraille, comme s'ils n'avaient plus rien à faire de ce côté.

La jeune fille recula d'horreur jusqu'au milieu de la plate-forme. Dans ce mouvement, elle se heurta à la harpe laissée par le ménestrel sur la terrasse; la harpe tomba et se brisa, en produisant un son prolongé, plaintif, semblable à la plainte d'un mourant. Cette circonstance rappela à Valérie les paroles du troubadour lorsqu'il s'était comparé lui-même à une harpe.

— Il est mort! murmura-t-elle.

Et elle s'évanouit.

L'air froid de la nuit glissant sur son visage, lui rendit bientôt l'usage de ses sens. Elle se souleva lentement; puis la mémoire lui revenant tout-à-coup, elle se jeta à genoux. Les yeux pleins de

larmes, elle adressa à Dieu une fervente prière pour le malheureux jeune homme.

Ce devoir rempli, elle redescendit péniblement l'escalier de la cour, afin de regagner sa chambre; mais son énergie avait disparu. Elle se traînait avec peine à travers les longs corridors; il lui semblait voir apparaître dans la profondeur des ténèbres, l'ombre mélancolique de celui qu'elle venait d'envoyer à la mort. Elle-même ressemblait à un de ces fantômes dont les légendes superstitieuses des vassaux peuplaient le château de Montbrun.

Telle fut sans doute la pensée d'une sentinelle qui se trouva sur le passage

de Valérie. On cria : « Qui va là! » d'une voix basse et tremblante.

La jeune fille s'arrêta en tressaillant. Une lampe de fer suspendue à la voûte l'aida à s'orienter. Elle se trouvait dans la grande galerie, en face de la cham-de Duguesclin.

Valérie s'approcha du garde; celui-ci frappé de terreur, tenait sa pique en arrêt, ne sachant quelle était cette forme vague qui surgissait près de lui.

— Eustache, dit-elle d'une voix pénétrante, rien n'a-t-il interrompu votre veille? Que fait monseigneur Bertrand?

— Il dort paisiblement, noble damoiselle, répondit la sentinelle, qui venait enfin de reconnaître Valérie.

—Il dort! répéta-t-elle, il dort... et l'on meurt pour lui !

Elle se dirigea lentement vers l'extrémité de la galerie.

LE CAMP.

XIII

Tandis que ces événements se passaient à Montbrun, l'intérieur d'un bois situé au pied des montagnes, à une certaine distance du château, présentait une scène bruyante et animée.

Le lieu où nous transportons le lecteur, était une vaste clairière, fortifiée par des abattis d'arbres et des palissades grossières. La nuit était déjà avancée; cependant on voyait à la lumière de deux ou trois feux qui jetaient leurs reflets jusqu'à la cîme des vieux châtaigniers, une cinquantaine de tentes et de huttes en branchages disposées irrégulièrement autour de l'enceinte. Une tente, plus élégante que les autres et surmontée d'une banderolle, s'élevait au centre; elle était destinée au chef du campement.

Dans l'espace laissé vide autour de ce pavillon, une foule d'hommes s'occupaient tumultueusement de divers travaux. Dans l'ombre, sous de simples

abris de feuillages plusieurs files de chevaux étaient attachées aux palis. Les nobles animaux poussaient par intervalles de sourds hennissements en dressant la tête, comme s'ils eussent voulu reprocher à leurs maîtres cette agitation et ce fracas à l'heure consacrée d'ordinaire au repos.

Les maîtres eux-mêmes, quoiqu'ils parussent agir dans un but commun, différaient entre eux de mœurs et d'origine comme ils différaient de costumes. Les uns avaient des *colobes* et des *tabards* (espèces de chemises sans manches et de manteaux courts,) les autres des jacquettes d'archer ou des cottes de mailles appelées *brigandines*, d'où est venu le nom de brigand; d'autres enfin

des armures complètes de fer et d'acier. En revanche, les figures rébarbatives de ces gens présentaient presque toutes la même expression; celle du courage féroce, de l'insouciance brutale.

Ils étaient partagés en divers groupes et chacun avait ses occupations particulières. On en voyait d'occupés à tailler à coups de hache de longues pièces de bois pour construire des échelles, ou des machines de guerre aujourd'hui inconnues. D'autres, retirant du brasier des masses de métal rougi, forgeaient sur une enclume portative des fers de lance et de flèche. Là un archer habile changeait la corde de son arc, l'ancienne n'ayant plus la rondeur nécessaire à

la justesse du tir; plus loin, des hommes d'armes, assis devant leurs tentes, fourbissaient leurs casques, aiguisaient leurs bonnes épées. D'autres enfin, et c'étaient les plus nombreux, réunissaient, au moyen de rameaux flexibles, les branchages dont le sol était jonché, de manière à en former de légers fagots, ou fascines, alors employés dans les siéges pour combler les fossés.

Les marteaux retombant sur les enclumes et sur les armures, le retentissement des haches sur les solives, le grincement des limes, les cris des travailleurs, la crépitation des feux du bivouac produisaient un vacarme assourdissant répercuté et amplifié en-

core par l'écho de la forêt. Au milieu de ce tumulte, on s'appelait, on s'injuriait dans presque toutes les langues connues: le gascon, le provençal, l'anglais, le français, l'allemand se faisaient entendre à la fois; chacun des pays auxquels appartenaient ces divers idiômes, avait son représentant dans cette troupe bizarre et terrible.

Un jeune homme de bonne mine, semblait être le chef de l'association; il allait d'un groupe à l'autre, distribuant des ordres ou des encouragements aux travailleurs. Souvent il avait peine à se faire comprendre, à cause de la différence de langage; mais alors un signe énergique ou même un coup de l'épieu qu'il tenait à la main

par forme de contenance, aidait parfaitement l'intelligence de l'inférieur. Ce jeune homme était le capitaine Henri Bonne-Lance, que nous connaissons déjà. Ces gens affairés étaient ses soldats; ils faisaient leurs préparatifs pour assiéger Montbrun le lendemain. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de donner quelques détails sur ce qu'on appelait alors Routiers, Ecorcheurs ou Tard-Venus.

D'abord, cette dénomination, non plus que la profession de routier, n'entraînait rien de déshonorant. Les historiens du temps sont d'une mansuétude merveilleuse pour ces bandes errantes d'aventuriers, vivant de pillage et de rapines. Leurs exactions ne

différaient guère des exactions de troupes régulières au service de tel ou tel prince, de tel ou tel souverain; et quand elles étaient rehaussées par des traits de courage, on les admirait naïvement, car à cette époque le courage excusait tout.

Les routiers n'étaient donc pas toujours, comme on pourrait le croire au récit de leurs terribles exploits, des individus mis au ban de la société pour leurs vices et leurs méfaits. C'étaient tout simplement des soldats licenciés réduits à vivre comme ils pouvaient, après avoir marché sous la bannière de France ou d'Angleterre. Au quatorzième siècle, les armées étaient rarement permanentes. Quand le prince

de Galles ou le roi de France voulait faire une chevauchée, il convoquait solennellement les seigneurs de son domaine avec leurs vassaux ; puis il appelait à lui les hommes propres à la guerre, de toutes nations, disposés à combattre pour sa cause, moyennant une paie insuffisante, mais à laquelle la dépouille des vaincus devait suppléer. L'expédition terminée, on congédiait les seigneurs et leurs vassaux, on licenciait les soudoyers. Ceux-ci n'ayant plus rien à faire, étaient forcés de vivre de pillage jusqu'à ce que le même souverain ou un souverain ennemi, peu importait, voulût les prendre de nouveau à sa solde. L'existence de cette population flottante de soldats explique la

facilité avec laquelle on improvisait des armées à cette époque de désastres.

Aussi les populations considéraient-elles les ravages des routiers comme un malheur inhérent aux circonstances, aux institutions, et non comme le résultat de la perversité de ces gens. Leurs chefs, s'ils étaient braves, acquéraient estime et renommée; parmi ces chefs, plusieurs appartenaient à des familles illustres de France ou d'Angleterre. Lorsque Duguesclin avait négocié la difficile mission de lancer les *grandes compagnies* sur l'Espagne, il avait conduit les capitaines de ces compagnies à Paris, il les avait presentés à Charles V; le roi leur avait fait toutes sortes de caresses. C'étaient Hugues de

Caurelay, Mathieu de Gournay, le Verd Chevalier, le baron de Lesmes, le seigneur dePresles et une foule d'autres dont les noms sont écrits en lettres de sang dans les fastes de nos provinces; la *fleur des preux* de la chevalerie française n'avait pas dédaigné de vivre alors avec ces seigneurs routiers sur un pied de parfaite égalité.

La compagnie franche du capitaine Bonne-Lance se distinguait par une discipline sévère. Elle s'était déjà mise plusieurs fois à la solde de l'une ou de l'autre des parties belligérantes; elle avait bravement combattu au profit de l'une ou de l'autre. Après avoir été congédiée, elle ne s'était pas débandée, et le jeune chef y avait entretenu rigou-

reusement les habitudes militaires. Cependant il fallait vivre, et le pillage était sa seule ressource ; mais rarement elle s'adressait aux marchands voyageurs ou aux pauvres paysans du voisinage. Le capitaine Bonne-Lance aimait beaucoup mieux attaquer les bandes armées d'Anglais ou de Français qui venaient de dévaster, soit une ville, soit une province, et les obliger à rendre gorge ; ceci s'appelait *piller les pillards*.

Ainsi plusieurs troupes de ces Anglais licenciés, trois jours auparavant, par le prince de Galles, après le sac de Limoges, s'etaient heurtées aux gens de Bonne-Lance, qui les attendaient en diverses embuscades. Dans un coin du

campement, on voyait plusieurs ballots précieux provenant de ces expéditions; des sentinelles veillaient à l'entour, en attendant qu'on en fît un partage équitable entre les routiers.

Le capitaine Bonne-Lance lui-même, malgré une certaine âpreté de mœurs et de langage résultat de sa vie aventureuse, possédait des qualités qu'on ne se fût pas avisé de chercher dans un homme de sa profession. Il était franc, courtois, généreux, et ne paraissait pas dépourvu d'instruction. D'autre part sa bravoure était à toute épreuve; quoiqu'il fût d'une taille élégante et souple, il avait montré en maintes circonstances une vigueur incroyable. Il maniait les armes avec

dextérité et il devait ce surnom de Bonne-Lance à ses inférieurs, dont il avait plusieurs fois excité l'admiration dans les combats. Son existence était enveloppée d'un voile mystérieux : on ne savait ni le lieu de sa naissance ni à quelle nation avait appartenu sa famille. On le supposait Anglais, car il parlait la langue anglaise plus familièrement que les autres idiômes alors en usage; mais une observation particulière contredisait cette hypothèse : le capitaine, dans toutes les occasions où il avait à choisir entre un Anglais ou un Français, courut sus à l'insulaire. Du reste personne n'avait jamais osé l'interroger sur son origine, sur sa vie passée. On savait seulement qu'ayant à

peine seize ans, il avait fait ses premières armes dans les guerres d'Espagne; malgré son jeune âge, il avait attiré l'attention par son intrépidité; mais bientôt, sans motif apparent, il s'était retiré de l'armée, et, recrutant quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes, il en avait formé le noyau de sa compagnie franche.

Quels étaient les projets de Bonne-Lance pour l'avenir? Dans quel but avait-il réuni ces rudes compagnons auxquels il abandonnait toujours sa part de butin? On l'ignorait, mais souvent, le capitaine était sombre, morose; depuis surtout qu'il avait vu Valérie de Lastours et qu'il s'était établi sur les terres de Montbrun, son humeur devenait

chaque jour plus triste, plus irritable. Il errait des journées entières dans les bois; quand il revenait, ses farouches soldats reconnaissaient avec étonnement des traces de larmes sur ses joues brunes.

Tel était donc le chef vigilant qui allait de groupe en groupe, à travers les feux du bivouac, encourageant ses hommes du geste et de la voix. Il semblait expert dans les divers genres de travaux exécutés sous ses yeux. Là il donnait des renseignements précis sur la longueur nécessaire aux échelles, sur la nature du bois à choisir pour les faire solides et légères. Plus loin il indiquait la manière de tremper la hache d'armes pour qu'elle ne s'ébréchât

pas sur les morions, ou d'emmancher les lances de sorte que le fer n'altérât pas la solidité de la hampe. Ces conseils étaient reçus avec respect; et malgré la sévérité du jeune chef, chacun de ses gens se montrait fier d'avoir attiré son attention.

Tandis que le centre du camp était le théâtre de cette scène animée, deux routiers portant le bassinet, la cotte de mailles et l'épée des hommes d'armes, s'étaient retirés à l'écart derrière un massif de feuillage. Là, assis sur une mousse épaisse en guise de tapis, ils jouissaient d'une sorte de solitude et ils pouvaient causer sans être trop assourdis par les bruits discordans des travailleurs. De ces deux hommes l'un

parlait continuellement, tout en polissant sur ses genoux avec du sable fin, une cuirasse évidemment trop large pour lui. L'autre ne travaillait pas; le coude appuyé sur sa main, il semblait plongé dans de lugubres méditations.

Celui-ci était âgé de cinquante ans environ, mais ses membres, endurcis depuis longtemps aux fatigues d'une vie errante, n'avaient rien perdu encore de leur vigueur. Sa taille était haute, ses yeux bleus brillaient parfois d'un éclat sinistre; néanmoins ses mouvements avaient quelque chose de lourd et d'empesé, peut-être parce qu'il quittait rarement son armure. Sa parole était lente, grave, presque solennelle. Ce routier Flamand d'origine, s'appelait

Godefroy, mais il avait reçu de ses camarades le sobriquet de *Sermonneur*, à cause de son emphase magistrale à dire les choses les plus simples. Du reste il avait une grande expérience dans tout ce qui concernait la vie nomade de ses pareils. Il pouvait fournir les détails les plus précis sur les lieux que l'on devait traverser, sur la force des châteaux que l'on allait attaquer, sur le caractère et l'histoire des capitaines alors en renom. C'était le Nestor de la compagnie ; on le respectait pour son expérience et ses bons conseils comme pour sa froide et terrible intrépidité dans le combat.

Son camarade, au contraire, était un jeune homme de vingt-cinq ans, vif,

bavard, menteur, plus disposé à se servir de sa langue que de son épée. Né dans les provinces méridionales de la France, il en avait gardé l'accent fortement prononcé. Parmi les routiers, on le connaissait sous le nom de Petit-Basque. Petit-Basque donc, à cause de son caractère malin et querelleur, était assez sujet à exciter la colère de ses compagnons, en général peu endurants; mais semblable au conscrit de nos jours qui paie à boire à un vétéran pour avoir un protecteur dans sa chambrée, il avait cherché à se concilier l'affection du Sermonneur, et il y était parvenu. En retour de l'appui qu'il recevait, il rendait à Godefroy une foule de petits services d'ami, comme de

seller son cheval ou d'élever sa tente; c'était la cuirasse de Godefroy qu'il fourbissait en ce moment avec tant de soin. Mais son plus grand mérite aux yeux du Flamand était de l'écouter d'un air d'atten:ion, ou de lequestionner pour lui donner l'occasion de conter. Le méchant Gascon, il est vrai, se moquait parfois de son ami et riait sous cape de ses histoires sempiternelles ; mais le Sermonneur, dans sa simplicité d'esprit, ne s'en doutait pas et prenait au sérieux des signes de déférence équivoque.

—Voyons, camarade, demandait Petit-Basque en continuant sa besogne, penses-tu que cette fois nous ayons Montbrun? Moi je n'en doute pas...

Cap de Diou ! quand nous tiendrons le manoir, nous pourrons boire et manger tous les jours, dormir sous un toit et coucher dans un lit comme des créatures humaines... Nous mènerons là-bas une vie de chanoine !

— Le château n'est pas pris encore, répondit le Flamand d'un ton sentencieux; avant que nous en soyons maîtres, plus d'un de nous sera tombé mort dans le fossé... D'ailleurs, souviens-toi bien de mes paroles, jeune homme, et fais-en ton profit : l'abri le plus sûr pour des routiers comme nous est le chaperon vert d'une forêt... Les plafonds d'une salle de festins peuvent toujours crouler sur nos têtes ; le feuillage de ces beaux chênes n'est pas dangereux

pour nos fronts couverts d'acier... Une forteresse attire l'ennemi aussi sûrement que le blé mûr attire la faucille!

Ce paradoxe ne parut pas tout-à-fait du goût de Petit-Basque.

— Je jurerais, s'écria-t-il, que tu préfères aussi le fruit de ces chênes à un quartier de venaison, et une gorgée d'eau de fontaine à un flacon de vin de Jurançon... tu prends les choses à rebours, camarade! Quant à moi, je ne suis pas si fou... j'aime bon gîte et et bonne table; un morceau de lard sur mon pain, une goutte de vin ou d'hydromel pour l'arroser... Le bon ange qui m'enverrait en ce moment un pareil régal, continua-t-il en levant les yeux au ciel par plaisanterie, serait à

tout jamais mon saint patron, et sois-je pendu sans corde, si j'adressais mes prières à un autre, dût saint Gaspard, mon patron véritable, en crever de jalousie!

Godefroy, posant sa main sur le bras du jeune homme, lui dit avec un accent plus solennel encore que de coutume :

— Ne blasphême pas, ami, et n'allie point les pensées grossières de ce monde avec les pensées du ciel... toi ou moi, tous deux peut-être, nous pouvons mourir à l'assaut de demain !...

Petit-Basque cessa de fourbir la cuirasse et regarda son camarade en comprimant une envie de rire. Mais à la clarté douteuse des feux du bivouac, il

remarqua sur les traits du Sermonneur une expression étrange qui lui imposa.

— Mourir! qui pense à cela? dit-il d'un air d'insouciance. Cap de Diou! ami Sermonneur, je m'étonne qu'avec de pareilles pensées tu sois devenu un si dur homme de guerre!

Le Flamand ne répondit pas d'abord.

— Je ne me reconnais plus, dit-il enfin d'une voix sombre; je n'ai jamais éprouvé ce que j'éprouve ce soir... Depuis trente ans je fais la guerre : j'ai servi l'Anglais, le Français, le Breton, le Navarrois, l'Espagnol; j'ai aidé à prendre un foule de châteaux, à forcer maintes villes... je me suis trouvé à bien des batailles où je n'épargnais pas ma vie; je me suis vu entouré de chevaliers,

d'écuyers, d'hommes d'armes égorgés et sanglants; je me suis vu percé de blessures qui semblaient mortelles, et le sang coulait comme de l'eau sur mon armure, mais jamais l'idée de la mort ne m'est venue, comme aujourd'hui... Au camp du roi Edouard, quand des Anglais étaient la veille d'une bataille dans l'état où je suis ce soir, on disait qu'ils étaient *fays*; ils mouraient toujours le lendemain !... voilà pourquoi, jeune homme, je te défends de blasphémer en ma présence.

Le Petit-Basque voulut essayer quelque plaisanterie pour distraire son compagnon, mais il ne l'osa pas; il reprit sa besogne et tous les deux gardèrent un instant de silence.

LA CONFESSION.

XIV

— Camarade, reprit le Sermonneur d'une voix étouffée, quelle est cette tache qui ternit mon armure et que tu as tant de peine à effacer?

— Par saint Arnaut! c'est une goutte

de sang de ce gros bœuf d'Allemand occis par toi dans notre dernière escarmouche..... Sur ma foi, la lime sera nécessaire pour l'enlever !

Godfroy branla la tête d'un air mystérieux.

— Il en est de même des taches de la conscience, dit-il lentement; lorsque le moment est venu de montrer son beau poli au soleil, on aperçoit une rouille ineffaçable!

Petit-Basque était habitué à l'humeur sombre et aux longues méditations de Godfroy; cependant il ne l'avait jamais vu si abattu :

— Voyons, maître Sermonneur, dit-il d'un ton d'intérêt en interrompant encore sa besogne, tu sembles avoir

quelque chose sur le cœur... Il ne faut jamais garder longtemps un secret, car un beau jour il remonte et vous étouffe... S'il y avait un moine dans le voisinage, j'irais le chercher; il te confesserait et tu serais soulagé, j'en suis sûr; mais puisqu'il n'y en a pas, ne pourrais-tu te confesser à moi, comme font les soldats sur le champ de bataille, au moment de rendre leur âme à Dieu? Je ne serais pas le premier confesseur en morion et en haubert qui aurait écouté les péchés d'un brave; moi-même, un jour étant grièvement blessé, je voulais obliger le capitaine Bonne-Lance, à entendre mes peccadilles; il n'avait pas l'air de s'en soucier, car il continuait à frapper dru sur les Gas-

cons, sans me répondre, et il en fit grand carnage....

Le Flamand parut réfléchir profondément.

— A la bonne fin! dit-il avec plus de résolution que ne le comportait d'ordinaire son esprit lent et flegmatique; je te conterai l'histoire, Petit-Basque, non pas comme à un confesseur, car, dans notre Flandre, un prêtre seul peut remplir cet office, mais comme à un ami... d'ailleurs tu peux m'aider à réparer le mal dont je suis cause. Je te crois meilleur que moi et que la plupart de nos camarades, car tu es plus jeune... Mais avant tout, tu vas me jurer Dieu, la Vierge et le saint que

tu vénères le plus, d'exécuter mes volontés!

— Par Dieu, madame la Vierge et monseigneur saint Gaspard! s'écria son compagnon, je le jure.... Mais parle, ami Sermonneur, tu as donc commis un bien grand péché?

— J'en ai commis de plus grands peut-être, répondit Godfroy d'un air pensif, et cependant aucun ne m'a laissé d'aussi pénibles souvenirs... Dans le cours de ma vie, j'ai faussé mes serments, j'ai volé des vases sacrés, j'ai égorgé des ennemis par traîtrise; mais ces fautes énormes me laisseront moins de remords à mon dernier moment que mes torts envers un pauvre petit enfant innocent!

— Un enfant! s'écria le Basque en ricannant, cap de Diou! camarade, tu veux te gausser de moi!

Le Sermonneur lui imposa silence par un geste impérieux.

— Il y a quinze ou vingt ans, reprit-il d'une voix grave, je ne me souviens pas au juste de la date... j'étais dans une compaguie de lances au service d'Edouard d'Angleterre...., nous ravagions sans pitié les campagnes de Gascogne... A Angoulême, un espion vint dire à messire Jean Chandos, notre commandant, que la plupart des couvents du Limousin et du Périgord avaient caché leurs reliques et leurs trésors dans l'abbaye du Châlard; c'est un monastère important, situé à quelques lieues de

l'endroit où nous sommes. En envoyant seulement deux cents lances pour enlever l'abbaye, on devait faire beaucoup de butin en or et en argent. En outre, plusieurs personnages du haut rang avaient, disait-on, cherché asile au Châlard, et si on pouvait les prendre, on obtiendrait d'eux de grosses rançons. Messire Jean Chandos ordonna aussitôt une chevauchée. Nous arrivâmes au couvent ; les vassaux et les moines résistèrent ; il nous fallut former un siége en régle; nous perdîmes beaucoup d'hommes et beaucoup de temps. Cela nous exaspéra et après avoir emporté la place d'assaut, nous ne voulûmes accorder merci à personne ; tout fut mis à feu et à sang.

» Quant à moi, échauffé par la bataille, exaspéré de la mort de mon *coustiller*, qui venait d'être renversé en montant à l'assaut, j'avais presque perdu la raison... Aussi plus d'un pauvre moine tomba-t-il sanglant sous mon épée... Que Dieu me pardonne ces sacriléges! J'allais, égaré, furieux, renversant ce qui se trouvait sur mon passage.

» Nous avions envahi les cloîtres, et déjà on oubliait le massacre pour le pillage. Les Anglais s'étaient répandus de tous côtés, faisant main basse sur les trésors renfermés dans le monastère. Désirant avoir part, comme les autres, à une si belle proie, je montai l'escalier d'une tourelle isolée; j'arri-

vai dans une petite chambre fort richement meublée d'où partaient des cris perçants. Un enfant de deux ou trois ans environ, somptueusement vêtu, pleurait à côté d'une femme morte et étendue sur le parquet. Sans doute la malheureuse avait voulu voir le combat d'une fenêtre de la tourelle; une flèche lancée du dehors l'avait traversée de part en part.

» L'enfant avait une gentille figure; il était vêtu d'un beau *gippon* de brocart; il devait appartenir à une illustre famille. En me voyant, il cessa de pleurer; il s'avança vers moi et me montra du doigt le corps de sa pauvre nourrice... Il me dit quelques mots d'une voix douce, dans une lan-

gue inconnue. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je sentis comme une honte secrète d'avoir travaillé au malheur de ce pauvre innocent... Je levai ma visière; l'enfant me regarda avec de grands yeux étonnés; je m'avançai pour l'embrasser, il me sourit... Quel sourire d'ange! je crois le voir encore! »

Le farouche routier mit la main sur ses yeux comme pour évoquer l'image gracieuse de cet enfant qui lui souriait. Il reprit après un moment de silence :

— « — Tu ne me croiras pas, Petit-Basque, mais encore animé par la bataille et le carnage, encore couvert de sang et de poussière, je me mis à caresser ce bel enfant; je ne pensais plus

au pillage... Il me rendait mes caresses en parlant toujours, et je cherchais vainement à comprendre ce qu'il me disait. Ma vie errante ne me permettait pas de l'emmener avec moi; cependant je sentais qu'il serait bon d'être aimé de cette charmante petite créature.

» Je la regardai avec attendrissement (et je crois, le diable m'étouffe ! que je pleurais), quand j'entendis derrière moi un bruit de pas; un capitaine anglais, attiré comme moi sans doute par le désir de piller, entra dans la tour.

» Ce capitaine était justement redouté dans la chevauchée de messire Chandos pour sa sévérité envers les soudoyers et hommes d'armes; moi-

même j'avais eu plus d'une fois à me plaindre de ses mauvaises paroles; à cause de sa vivacité, on l'appelait le capitaine Tempête. D'aucuns soutenaient qu'il était bon homme au fond, et, que cette irascibilité tenait seulement à la chaleur de son sang. Néanmoins en l'apercevant je prévis quelque querelle; je ne me trompais pas. Je pris le garçonnet dans mes bras, et je me disposai à sortir avec lui.

» Tempête (il avait un autre nom noble parmi les Anglais) regarda l'enfant et me dit :

— Vrai Dieu! le joli petit gars! et comme il est bien vêtu! C'est au moins le fils d'un comte... Voudrais-tu, soudoyer, me le donner?

— Je ne sais ce que j'en ferai, messire; mais il est mon prisonnier et je le garde.

— Ton prisonnier? dit le capitaine avec arrogance; où donc as-tu vu qu'on regardait comme prisonniers de guerre les enfants presque à la mamelle? Mort de ma vie, je ne souffrirai pas cette injustice, et tu vas me livrer ce pauvre petit pour en disposer à ma volonté... Ce n'est pas là butin de soudard!

» Je répliquai qu'ayant découvert l'enfant le premier, j'avais seul le droit de disposer de son sort. Le violent capitaine me répéta que les enfants n'avaient jamais été considérés comme prisonniers de guerre; que celui-là étant, selon toute apparence, un orphe-

lin, il comptait lui servir de père et en faire un vaillant guerrier lorsqu'il serait grand; que quant à moi, si je prétendais de lui disputer, il saurait bien m'en punir.

» En même temps il m'arracha des bras le joli enfant et il l'emporta malgré ses pleurs.

» Tu me connais, ami Basque; lorsqu'on me prend à l'improviste, on obtient raison de moi facilement, car il me faut toujours un peu de temps pour ruminer et réfléchir avant d'agir... Le capitaine parti avec sa prise, la pensée me vint que j'aurais dû la lui disputer; c'était une lâcheté de m'être ainsi laissé dépouiller d'un bien m'appartenant per le droit de la guerre. Sans doute

Tempête ayant reconnu à divers signes que l'enfant était de haut lignage, comptait tirer une grosse somme de ses parents; ainsi j'étais frustré du fruit de ma conquête. Je me décidai donc à courir après le capitaine anglais pour l'obliger à une restitution.

» Au moment où j'allais sortir, un vieux moine, portant un haubert et un morion par-dessus son froc, entra dans la tour : c'était l'abbé du Châlard, je le reconnus à sa croix d'or. Il avait vaillamment combattu pour défendre le monastère; le sang coulait sur sa robe; il était gravement blessé.

» Du seuil de la porte, il regarda avec inquiétude dans la chambre. M'apercevant, il poussa un cri de terreur

et il s'avança vers moi d'un pas chancelant.

— Malheureux ! s'écria-t-il, où est l'enfant qu'on avait enfermé ici ? Si tu l'as tué, anathème sur toi et sur ta race !... Hérode abominable, tu as massacré l'innocent.

» Dans un autre moment il eût été imprudent de me parler de la sorte, mais ce pauvre moine m'inspirait de la pitié avec sa barbe blanche et sa robe ensanglantée. Je lui appris en peu de mots que l'enfant existait, et qu'il était entre les mains d'un capitaine anglais.

— Dieu soit béni ! s'écria l'abbé en levant les yeux au ciel; assez d'autres crimes se sont commis aujourd'hui dans ce saint monastère !... Mais écoute,

continua-t-il en se tournant vers moi, tu connais ce capitaine et tu pourras le retrouver?

» Je répondis affirmativement.

— En ce cas, reprit le malheureux moine, dont les forces commençaient à s'épuiser, va le trouver de ma part, et dis-lui que l'enfant dont il s'est emparé est le seul héritier direct d'une illustre famille de ce pays; ses ancêtres étaient les bienfaiteurs de notre abbaye; son père, avant de mourir, nous l'a confié en garde... Aujourd'hui il est orphelin, et des parents éloignés voudront sans donte profiter de sa faiblesse pour le dépouiller de son héritage. Que ce capitaine anglais lui serve de protecteur, s'il le peut; quand

l'enfant aura atteint l'âge de raison, il sera assez riche et assez puissant pour le récompenser... Mais, continua-t-il avec effort en tirant de dessous sa robe une liasse de parchemins, afin de ne laisser aucun doute sur l'identité de ce noble enfant lorsqu'il voudra réclamer son héritage, remets ces parchemins au capitaine; ils serviront à faire reconnaître plus tard son protégé...

» Je pris machinalement le paquet et je le cachai dans ma ceinture. L'abbé s'affaiblissait de plus en plus; il avait peine à se tenir debout.

— Soudoyer, me dit-il d'une voix entrecoupée, s'il te reste encore quelques sentiments chrétiens, prie cet officier de traiter avec douceur l'illus-

tre orphelin qui lui est confié. Il devra surtout prendre garde aux nombreux ennemis que lui suscitera...

» Il n'eut pas le temps d'achever : il devint très-pâle, prononça quelques mots latins et tomba mort à mes pieds.

» Je restai d'abord étourdi de ce qui venait d'arriver ; mais bientôt je repris toute ma présence d'esprit. Je couvris le visage de l'abbé avec un pan de sa robe par respect pour sa dignité ecclésiastique ; puis je me mis à piller les coffres et les bahuts, remplis d'objets précieux. »

Le Sermonneur s'arrêta comme s'il eût terminé son récit.

— Ah çà, mais, demanda Petit-Basque, de quoi diable t'accuses-tu

dans cette affaire? Cap de Diou! A la manière dont tu parlais tout-à-l'heure, je croyais que tu avais au moins coupé l'enfant en morceaux pour en faire un sortilége, et tu as été sage comme un saint de cathédrale.... Où donc est le méfait qui trouble ta conscience?

— J'ai gardé les parchemins de l'abbé, reprit Godfroy d'un ton sombre, et je n'ai pas cherché à rejoindre le capitaine Tempête..... Peu de temps après la prise du Châlard, il quitta l'armée de Chandos et il se retira dans un pays éloigné.

— Eh! que diable voulais-tu faire de ces paperasses? tu n'es ni clerc ni savant.....

— Tu ne m'as pas compris, com-

pagnon; cet insolent capitaine Tempête m'avais frustré de ma prise pour gagner une forte rançon. Or, si je lui avait remis les parchemins constatant la haute origine et les droits de l'enfant à un riche héritage, le capitaine en eût tiré sans doute grand profit, ce que je ne voulais pas. Ma haine pour Tempête est retombée sur le pauvre innocent... s'il existe encore, il a sans doute, par ma faute, mené une existence misérable. Bien souvent, dans mes nuits de veille au camp et dans les forteresses, j'ai pensé au tort que j'avais eu de punir l'orphelin du Châlard de la brutalité de l'officier!... Si je vis, je ferai certainement un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pour deman-

der pardon à Dieu de ce péché!.....

Petit-Basque ne semblait pas prendre cette révélation au tragique comme son lugubre compagnon.

— Par saint Gaspard! reprit-il d'un ton léger, je ne vois pas de quoi tant se lamenter! Quel grand mal quand il y aurait un seigneur de moins pour vexer de pauvres vassaux!... Merci cependant de ta confession, camarade, et si tu as besoin de mon absolution, je te la donne de bon cœur; mais en quoi puis-je te servir autrement?

Le routier regarda autour de lui avec défiance avant de répondre.

— Quand demain, tu me verras renversé par terre, reprit-il à voix basse, et quand j'aurai reçu ma der-

ıière blessure, tu chercheras là, dans non justaucorps de chamois, sous mon ırmure ; tu y trouveras une bourse ›leine d'or et le paquet de parchenins...

— Quant à l'or, je ne serai pas em›arrassé d'en trouver l'emploi, dit Peit-Basque avec vivacité : mais saint)enis ! que ferai-je de ces parchemins? e ne sais pas lire.

— Ni moi, camarade, aussi j'ignore bsolument ce qu'ils contiennent... je ı'ai voulu les confier à personne, de ›eur d'indiscrétion..... Si le capitaine ›onne-Lance avait été plus affable et noins mystérieux avec nous autres, je ne fusse peut-être adressé à lui..... nais, seul au monde, tu connais ce se-

cret, et, si je n'avais la certitude de ma fin prochaine, je l'eusse peut-être gardé toujours. Laisse-moi donc achever... Après ma mort, tu t'empareras des parchemins et tu t'en iras au Châlard, non loin d'ici; tu prendras toutes les informations nécessaires pour savoir qui était cet enfant disparu. Si tu le découvres, tu lui rendras ledit paquet, et probablement tu recevras une bonne récompense. Si tu n'as de lui aucune nouvelle, après une année de recherches, tu jetteras les titres au feu et tu prieras Dieu pour mon âme.

Un profond soupir sortit de la poitrine du Sermonneur.

— Sois tranquille, camarade, reprit

le Petit-Basque, je tiendrai mon serment, de par saint Gaspard! Et dis-moi, la bourse... cette bourse dont tu parlais... est sans doute bien garnie?.. la mienne est vide, vois-tu, et si je dois courir le pays, en quête de cet inconnu...

— Elle est bien garnie, et tu ne l'attendras pas longtemps!

— Ne dis pas cela, ami Sermonneur, répliqua le Basque avec une tristesse hypocrite, il ne faut pas écouter ces folles idées. Avant de rendre ton âme à Dieu, tu auras encore le temps de vider plus d'un flacon et de faire mordre la poussière à plus d'un brave ennemi!...

Le Flamand le regarda avec étonnement.

— Ne t'ai-je pas dit que j'étais *fay*? reprit-il d'une voix grave; le présage ne ment pas... Je mourrai demain.

Petit-Basque n'était peut-être pas à bout de ses consolations, lorsqu'une rumeur s'éleva tout-à-coup dans le camp. Les routiers, en sentinelle autour des palissades, venaient de donner l'alarme; la voix sonore du capitaine Bonne-Lance appelait les travailleurs. Le Sermonneur parut oublier aussitôt les pressentiments sinistres dont il était accablé : il se leva brusquement et ordonna d'une voix brève à son compagnon de le suivre. Petit-Basque, sur-

pris de ce changement subit, se hâta pourtant d'obéir; ils accoururent vers un endroit du camp où régnait la plus vive agitation.

LE MESSAGER.

XV

Au moment où Petit-Basque et Godfroy arrivèrent au centre du camp, la barrière venait de s'ouvrir ; le capitaine Bonne-Lance s'avança avec quelques routiers pour connaître la

cause de cette alerte. A la clarté des feux du bivouac, on vit paraître deux archers : il conduisaient un étranger qu'ils avaient trouvé rôdant dans le voisinage de l'enceinte.

— Ventre Dieu ! qu'y a-t-il donc? demanda le capitaine avec impatience; on croirait qu'une compagnie entière de gens d'armes vient nous attaquer ?

—Capitaine Bonne-Lance, répondit un des archers, peut-être, en effet, cet homme a-t-il des compagnons cachés dans le bois...Comme il se glissait en tapinois vers nos lignes, j'ai appelé la sentinelle la plus proche pour m'aider à l'arrêter ; mes cris ont donné l'alarme. Mais interrogez ce rôdeur : c'est sans

doute un espion du sire de Montbrun!

— Un espion! répéta Bonne-Lance avec mépris, de par saint Georges! s'il en est ainsi, son affaire ne sera pas longue... Nous allons le *brancher* à l'un de ces châtaigniers... Mais approche, sire batteur d'estrade; qui es-tu? d'où viens-tu? que veux-tu?... Parle vite; es-tu muet?

— Sire capitaine, répondit à demi-voix le prisonnier, je viens de Montbrun; j'ai des choses importantes à vous dire de la part...

— Tu viens de Montbrun? interrompit impétueusement l'aventurier; tu m'apportes sans doute des paroles de paix de cet insolent baron? Je ne

veux rien entendre, s'il ne rend d'abord à la demoiselle de Lastours.... Mais, tête et sang! continua-t-il avec colère en reculant d'un pas, n'est-ce point là ce ménestrel qui devait faire des sonnets sur les prouesses de son hôte pillard, et qui a osé, dit-on, adresser son amour langoureux à la noble Valérie?.. Oui, sur ma parole!... les gens de Montbrun n'ont pas d'ordinaire cette face efféminée.... Eh bien, sire chanteur, depuis longtemps je voulais te voir et te dire que je te défends de soupirer pour cette damoiselle, car je lui ai fait agréer mon doux tourment d'amour .. En vérité, le coquin ose se présenter devant moi avec un ruban aux couleurs de ma dame!

Il essaya d'arracher avec violence un ruban vert que le prisonnier portait au bras. Gérald, car c'était lui, recula vivement et dit au capitaine d'un ton mélancolique :

— Ne m'enviez pas cet ornement, messire ; la damoiselle de Lastour me l'a donné pour prix de ma vie... Et elle vous a donné son cœur sans vous demander autre chose en retour que de l'aimer!...

Ces paroles touchantes firent impression sur le capitaine ; il se calma aussitôt.

— Au fait, reprit-il d'un ton un peu méprisant, de pareilles faveurs, accordées à un ménestrel par une dame, ne signifient rien sinon qu'elle est fière

d'être chantée en vers et en musique... Néanmoins, mon petit troubadour, le sire de Montbrun n'aura pas à se féliciter de vous avoir choisi pour messager!

— Êtes-vous bien sûr, capitaine Bonne-Lance, demanda Gérald avec effort, que je vienne de la part du châtelain?... Regardez, continua-t-il en montrant ses vêtements mouillés, son pourpoint déchiré à l'épaule par le fer d'une flèche; si j'étais envoyé par le sire de Montbrun, aurais-je dû traverser les fossés à la nage et affronter les traits des archers?

—Mais de qui donc, alors, m'apportez-vous un message?

— De la damoiselle Valérie de Las-

tours elle-même, répondit Gérald d'une voix si faible qu'on put à peine l'entendre.

Un changement merveilleux s'opéra tout-à-coup dans les manières du capitaine.

— Eloignez-vous, s'écria-t-il en s'adressant à ses hommes, qui formaient cercle autour de lui, des épées ou des torches à la main; laissez-moi m'entretenir seul à seul avec ce seigneur... que chacun retourne au travail et qu'on m'avertisse au moindre évènement.... Ecuyer, vois si l'on ne pourrait trouver un flacon de vin pour régaler ce bon messager... Et vous, messire, ajouta-t-il en regardant Gérald gracieusement, suivez-moi à ma tente; je veux

recevoir de mon mieux l'envoyé de Valérie de Lastours!

Prenant Gérald par le bras, il l'entraîna vers le pavillon qui s'élevait au centre de la clairière. Les routiers se dispersèrent pour continuer leurs travaux; le Sermonneur resta seul avec Petit-Basque à l'endroit où avait eu lieu cette conversation. Godefroy, l'œil fixe, semblait plus enfoncé que jamais dans ses sombres méditations.

— Allons, camarade, disait Petit-Basque, la journée de demain sera rude, sans doute; il serait prudent d'aller nous reposer?... Mais à quoi penses-tu encore?

— Vraiment, murmura le Flamand d'un air rêveur, je croyais tout-à-

l'heure, en regardant ces deux jeunes gens...

— Que croyais-tu donc?

— Rien, rien, répliqua Godefroy brusquement; plains-moi, Petit-Basque... je suis fou!

Et il alla se cacher dans sa hutte de feuillage.

Quelques instants après Gérald et Bonne-Lance étaient assis dans la tente; une entière franchise règnait déjà dans leurs rapports. L'ameublement de cette tente était de la plus grande simplicité, pour ne pas dire d'une véritable rusticité. Des planches raboteuses, soutenues par des pieux, servaient de table; deux escabelles, faites à la hâte par quelque charpentier inexpérimenté,

servaient de siéges. Dans un coin, sur un amas de feuilles sèches, étaient étendues deux ou trois peaux de loups : c'était le lit du capitaine. L'habitant de ce réduit, insouciant du bien-être, semblait façonné depuis longtemps à toutes sortes de privations.

L'écuyer déposa sur ce qu'on appelait la table un flacon de vin, deux coupes de corne et un gâteau de maïs; le garde-manger du frugal Bonne-Lance ne contenait rien de plus. Après avoir rempli cet office, il alluma une bougie de résine, la planta en terre et se retira en ramenant derrière lui la toile qui servait de porte au pavillon.

Le premier sentiment qu'éprouvèrent les jeunes gens en se trouvant

seuls, fut la curiosité La lueur vague des torches ne leur avait pas permis de s'examiner jusqu'à ce moment : ils se regardèrent l'un et l'autre en silence. Ils étaient jeunes et beaux tous les deux, mais leur beauté avait un caractère bien différent. Les traits délicats du troubadour, sa taille svelte, ses longs cheveux blonds, formaient le type de la grâce, de la douceur, de la poésie. Le capitaine, au contraire, avec son visage mâle et régulier, son œil vif et noir, ses gestes brusques et fiers, présentait l'image de la force, de la résolution et de l'intrépidité

— Sire ménestrel, dit Bonne-Lance après un moment de silence, notre rivalité d'amour ne doit pas nous rendre

ennemis... La noble damoiselle de Lastours, en raison d'un service que j'ai été assez heureux pour lui rendre et dont elle s'est exagéré l'importance, a daigné arrêter les yeux sur moi de préférence à vous; mais je suis trop petit écuyer pour avoir mérité tant d'honneur, et je n'étais pas digne de l'emporter sur vous.

— Merci de votre courtoisie, sire capitaine, répondit Gérald en secouant tristement la tête; je sais trop quelles qualités souhaite la noble Valérie dans un poursuivant d'amour, pour ne pas reconnaître votre avantage sur moi... Mais, continua-t-il d'un ton différent, ne voulez-vous pas entendre les nou-

velles que je vous apporte de la part de votre dame?

— Il nous faut d'abord boire ensemble à votre bienvenue, s'écria Bonne-Lance en remplissant les coupes; je vous prie de me faire raison, au nom de celle que nous aimons et honorons tous les deux!

Gérald accepta cette invitation, conforme aux usages et au cérémonial d'alors; il avala quelques gouttes de vin. Le capitaine vida sa coupe d'un trait et la posa sur la table.

En ce moment une réflexion secrète vint troubler son esprit. Regardant fixement le jeune Montagu, il lui dit avec un sourire amer :

— Vous aurez sans doute une pau-

vre idée de mon hospitalité. Un pain de maïs, des coupes de corne... pour siéges des escabelles !... Ce n'est pas ainsi qu'autrefois j'aurais accueilli le messager de ma douce amie ! J'aurais pu le recevoir dans un palais de marbre et lui offrir le vin d'honneur dans une coupe d'or... Je ne l'ai pas voulu !

Il se tut et poussa un profond soupir.

— Vous avez des chagrins, messire? reprit le troubadour avec intérêt ; vous n'étiez pas né, j'en suis sûr, pour l'état obscur où je vous vois ! Je me demande comment, dans une si grande jeunesse, vous avez pu...

—Laissons ce sujet, sire troubadour, interrompit Bonne-Lance, il n'y a dans

mon histoire aucun sujet de ballade et de virelai pour divertir les oisifs de nos manoirs... Laissons ce sujet, vous dis-je, et venons au message de la gente damoiselle Valérie.

— Volontiers, messire... Aussi bien ces nouvelles sont de la plus haute importance, et j'ai peut-être déjà trop tardé à vous les confier.

Il raconta l'arrivé de Duguesclin à Montbrun, sa querelle avec le baron au sujet de Valérie, et enfin le projet déloyal du châtelain de faire prisonnier son hôte illustre pour le vendre au roi d'Angleterre, ou pour forcer le roi de France à le racheter.

Au seul nom de Duguesclin, le capitaine bondit sur son siége.

— Duguesclin est ici ! s'écria-t-il ; le valeureux chevalier, le grand capitaine Bertrand est si près de moi, et je l'ignorais !.... Mais continuez, messire, continuez... si j'étais roi, je vous donnerais un duché pour vous récompenser de cette bonne nouvelle.

Il écouta la suite du récit dans une vive agitation ; mais en apprenant que Valérie le priait instamment de faire ses efforts pour délivrer Duguesclin, il ne put se contenir et il se leva précipitamment :

— Oui, je le délivrerai ! s'écria-t-il avec chaleur ; que tous les anges et tous les saints du paradis soient loués ! Voilà donc cette occasion si longtemps attendue !.... Moi, rendre un grand

service au plus fameux capitaine de la chrétienté!... Mon nom va être célèbre dans le monde entier... Mon vœu sera bientôt accompli... Oui, je le délivrerai, ou je mourrai à la peine, et je laisserai périr jusqu'au dernier de mes hommes d'armes.

Gérald ne pouvait comprendre la cause de cette exaltation.

— Je vous étonne, reprit Bonne-Lance avec énergie, et vous pensez sans doute que j'ai perdu la raison... Mais la joie, la joie seule me fait délirer.... Cette action d'éclat ou cette mort honorable que j'ai tant cherchée, je vais donc la trouver... Je sortirai enfin de cette obscurité honteuse, et je ferai mentir ceux qui autrefois m'ont ap-

pelé lâche!... Je serai digne de Valérie... Mais excusez-moi, compagnon; par Dieu et monseigneur saint Henry, ma tête se trouble.... je chancelle comme si j'étais ivre!

Il se jeta sur un siége, posa la main sur son front et s'efforça d'apaiser l'effervescence de ses pensées.

—Messire troubadour, reprit-il d'un air plus calme après un moment de silence, ne m'avez-vous pas dit que la damoiselle de Lastours me défendait d'assaillir le manoir, comme je l'avais résolu, pour forcer Montbrun à lui rendre son héritage?

— Je vous l'ai dit, et c'est la vérité, sire capitaine.

— Voilà ce que je craignais! mur-

mura Henry d'un ton pensif ; une femme est toujours timide..... mais il n'importe, je dois obéir, quoique ma volonté doive sans doute être impuissante à diriger les événements !

Il fit une nouvelle pause.

— Sire troubadour, reprit-il-enfin, il est un point sur lequel vous ne m'avez donné aucun éclaircissement : sait-on précisément en quel endroit les gens du baron doivent se mettre en embuscade pour surprendre monseigneur Bertrand ?

— Je l'ignore, sire Bonne-Lance ; mais vous connaissez le pays.... Cherchez quel est le lieu le plus propice à un semblable piége.

— Deux endroits me sembleraient

bien choisis pour cette entreprise : la *Gorge du Loup*, ce défilé qui est là derrière cette haute montagne.... Ou bien le *Val du Faucon*, un vallon couvert de châtaigniers de l'autre côté de la route. Je ferai surveiller l'un et l'autre ; je vais envoyer de tous côtés des éclaireurs... Nul n'entrera à Montbrun ou n'en sortira sans que nous le sachions sur-le-champ.

Puis, oubliant un moment ses préoccupations, il dit à Gérald d'un air cordial :

— Ami ménestrel, à la manière dont vous êtes sorti du château de Montbrun, je suppose que vous n'êtes pas disposé à y rentrer... surtout cette nuit. Acceptez donc l'hospitalité sous

ma tente. Votre corps délicat n'est pas habitué aux fatigues et aux insomnies comme les nôtres; d'ailleurs ce bain forcé, ces courses, ces émotions vous ont épuisé... Reposez-vous sur ce lit et disposez de tout ce qui m'appartient.

Cette proposition n'était pas hors de saison, car en effet les fatigues que Gérald avait eu à supporter depuis quelques heures avaient excédé ses forces. Il pouvait à peine se soutenir.

— Merci de cette amicale pensée, sire Henri, répondit-il, mais j'aurais scrupule de priver de sa couche un brave soldat qui bientôt aura besoin de toute sa vigueur...

— Certes, je ne dormirai pas après avoir reçu de semblables nouvelles,

ami ménestrel. Si vous saviez l'état de mon âme! Si vous saviez combien j'ai attendu impatiemment l'heure qui approche!... Ne craignez pas de vous étendre sur le lit du soldat; au besoin je dormirais sur l'herbe, enveloppé dans mon manteau. D'ailleurs je dois hâter mes préparatifs pour la journée de demain, donner des ordres, voir tout par moi-même...

— J'accepterai donc votre offre généreuse, dit le troubadour vaincu par la fatigue; mais ne comptez-vous pas m'employer aussi dans cette grande entreprise?

— Je viendrai vous prendre au moment d'agir; j'aurai besoin sans doute de vos conseils... Mais dans peu d'heures

le jour va paraître, chaque minute est précieuse... Adieu, gentil sire, et bon sommeil.

Le capitaine souleva la porte de la tente et ordonna à l'écuyer qui la gardait de veiller à ce que rien ne vînt interrompre le repos de Gérald.

— Il est aussi noble, aussi généreux que brave, pensait le troubadour en soupirant ; il est digne d'être aimé de Valérie de Lastours !

INCERTITUDES.

XVI

Aux premiers rayons du jour, une troupe de gens de guerre était cachée dans un bois, dominant l'avenue de Montbrun et situé à quatre ou cinq cents pas seulemeut de la porte du ma-

noir. La troupe observait un profond silence; quoique nombreuse, rien ne révélait sa présence dans ce lieu si rapproché de la forteresse. Les cavaliers, revêtus de leurs armures de combat, avaient mis pied à terre dans l'intérieur du fourré; mais ils tenaient la bride de leurs chevaux, afin de pouvoir sauter en selle au premier appel. Les archers et les arbalétriers avaient été disséminés sur la lisière du bois; couchés à plat ventre derrière les halliers, ils restaient dans une immobilité complète. Tous les regards étaient tournés vers le château; des milliers de flèches, lancées par des mains invisibles, pouvaient sortir, à un signal donné, de ces buissons muets.

Rien ne bougeait encore à Montbrun; aucun signe extérieur n'annonçait qu'il s'y préparât de graves événements. L'heure, il est vrai, était peu avancée. Quoique le ciel fût clair et d'un azur pâle, plusieurs étoiles brillaient encore du côté du couchant; un crépuscule légèrement brumeux enveloppait la campagne. L'approche du soleil se manifestait à l'horizon par quelques nuages rouges et dorés; sur ce fond splendide, se dessinaient vivement en noir les tours aériennes, les murailles crénelées du château-fort. La nature sommeillait encore; c'était à peine si les petits oiseaux faisaient entendre leurs premiers gazouillements dans la profondeur des bois; la rosée tombait en larges gout-

tes, du haut des châtaigniers, sur les gens de guerre cachés dans la feuillée.

En avant de la troupe, derrière un bouquet de houx et de sureaux formant la pointe du bois du côté de Montbrun, se tenaient deux personnages particulièrement occupés du château et de ses habitants : c'étaient Gérald et Bonne-Lance. Le capitaine était armé de pied en cap, c'est-à-dire entièrement vêtu d'acier. Cependant, pour être plus alerte en ce moment, il avait laissé son casque à visière, sa lance et son écu entre les mains de ses écuyers, et il restait exposé tête nue au vent frais du matin. Son manteau court ou surtout ne présentait ni blason ni devise ; quand il s'entr'ouvrait, on apercevait

un petit cor d'ivoire suspendu à un baudrier. Dans cet équipage, le chef des routiers avait la contenance fière de l'homme sûr de sa force et de son courage. Quant au troubadour, il portait le même costume noir qu'il avait la veille en quittant Montbrun ; seulement en raison des périls auxquels il pouvait être exposé dans la journée qui commençait, il avait consenti, sur l'invitation de Bonne-Lance, à ramener ses longs cheveux blonds sous un bonnet d'acier. De plus un haubert léger couvrait ses épaules, et sa main était armée d'un épieu de chasseur. Malgré cet attirail de guerre, il avait conservé cet air de douceur et de mélancolie, expression si vraie de son caractère.

Tous les deux attendaient, les yeux tournés vers le manoir. Gérald laissa enfin échapper un geste d'impatience que son compagnon prit pour de l'inquiétude.

— Sire ménestrel, lui dit-il à demi-voix, vous n'êtes pas habitué, je le sais, à supporter les fatigues et les dangers de la guerre... J'eusse voulu vous les épargner ; mais vous connaissez parfaitement tous les habitants du château, vous pourrez me donner des renseignements utiles sur eux et sur leurs projets ; j'ai donc désiré vous faire partager un instant les hasards de cette entreprise... Mais bientôt vos conseils ne me seront plus nécessaires, et vous pourrez vous retirer dans le camp en sûreté.

Le troubadour sourit tristement.

—Sire capitaine, répondit-il, comme la noble Valérie, vous avez assez mauvaise opinion de notre courage, à nous autres maîtres en la gaie science, et vraiment je sais mieux manier nom *wrest* * que cette pique incommode... Mais, quoique troubadour, je suis de sang noble, et je n'ai jamais pâli devant le danger... Mon père était jadis un vaillant homme de guerre; et, bien que, devenu vieux, pauvre et infirme, il ait cherché à m'inculquer des idées pacifiques, il m'a appris de bonne heure à détester les lâches et la lâcheté...

— Quoi donc, messire, demanda

* Clé pour accorder la harpe.

Bonne-Lance avec distraction, avez-vous encore votre père?

— Je ne l'ai plus, répondit Gérald en soupirant, je suis resté seul au monde... Un pélerin que je rencontrai il y a quelques mois chez le sire de Pierre-Buffière m'annonça la fatale nouvelle; le bon vieillard était mort pieusement en appelant son fils, qui ne pouvait plus l'entendre... Je l'ai pleuré amèrement, je le pleure encore!...

— Mais pourquoi l'avoir quitté, sire ménestrel, s'il n'avait que vous à aimer sur la terre?

— Il était pauvre, messire. Quand il quitta le service de l'Angleterre, il était ruiné. Son petit manoir, situé en Saintonge, fut vendu pour payer ses dettes;

ce fut avec peine qu'il conserva une modeste chaumière sur le fief dont il avait été le maître, et une rente pour ne pas mourir de faim... Les malheurs rendirent son humeur sombre, chagrine. J'étais son seul enfant; il m'éleva dans la solitude en m'apprenant à haïr la guerre et les maux qu'elle cause. J'avais concentré sur lui toutes mes affections, et il m'aimait de la plus tendre amitié; mais un jour je m'aperçus que j'étais à charge au pauvre vieillard. Je parlai de m'éloigner; il s'emporta, il m'accusa d'ingratitude; je me tus. Cependant la nécessité augmentait: chaque jour les privations devenaient plus dures pour le sire Montagu; je me décidai... Une nuit je dé-

posai le baiser d'adieu sur la main de mon père endormi, je pris ma harpe et je quittai le modeste asile où s'était passée mon enfance.... Depuis, je n'ai pas revu mon père... puisse le chagrin de mon absence n'avoir pas abrégé ses jours!

Le troubadour baissa la tête pour cacher ses larmes. Henry Bonne-Lance semblait lui-même profondément ému, comme si les paroles de Gérald avaient éveillé dans son cœur un souvenir douloureux.

— Vous du moins, reprit-il, votre père ne vous a pas jeté d'insulte au visage... Il ne vous a pas outragé en présence de tous ses serviteurs; au lieu que moi!... Mais, brisons sur ce pénible

sujet, interrompit-il brusquement; nous trouverons sans doute un moment plus favorable aux confidences; peut-être alors vous conterai-je ce que je n'ai conté à personne !

Il se tut et s'efforça de se calmer.

— Messire, reprit-il bientôt, l'heure doit être passée... sans doute il est survenu à Montbrun des changements inattendus.

— Nous sommes encore loin de l'heure de prime, capitaine Bonne-Lance, et le baron n'est pas homme à renoncer si facilement à ce projet. Tout s'exécutera comme l'a annoncé la noble damoiselle Valérie, et si vos précautions sont bien prises...

— Elles sont bien prises; j'ai envoyé

trente hommes au défilé de la Gorge-du-Loup et trente autres au Val-du-Faucon; quant à moi, je me mettrai à la poursuite du sire de Montbrun avec le reste de la conpagnie dès que je le verrai sortir du château. Je n'ai rien négligé ; mes hommes sont à bon poste dans les bois, et sûrement ce grand capitaine Bertrand me devra sa délivance si on est assez hardi pour l'attaquer.

— Dieu vous entende, messire! Mais par saint Jacques! les habitants de Montbrun se sont enfin éveillés....

Henry Bonne-Lance tressaillit et tourna vivement la tête. Le pont-levis venait de s'abaisser; une longue file de cavaliers sortit de la barbacane et se dirigea vers la campagne. Aucun

bruit, aucun commandement, aucun son de trompette n'avait annoncé son départ.

— Ce sont les gens de l'embuscade, murmura le capitaine. Tous, ventre à terre! continua-t-il en s'adressant à ses soldats; ne bougez et ne soufflez non plus que si vous étiez morts... Malheur à qui remuera la main ou la langue!

Il se jeta lui-même à plat ventre derrière le buisson, et fit signe à Gérald de l'imiter.

— Sire capitaine, demanda le troubadour à demi-voix, ne serait-il pas plus sage de tomber à l'improviste sur ces traîtres et de les tailler en pièces? L'embûche dirigée contre messire Bertrand ne pourrait avoir lieu....

— Oui, mais cette escarmouche donnerait l'alarme au château, et le baron retiendrait Duguesclin de vive force... Il vaut mieux les laisser passer ; nous les retrouverons en temps et lieu... Sur votre vie, silence ! les voici.

En effet, le bruit des pas des chevaux s'était rapproché ; les cavaliers défilaient deux à deux dans le chemin creux qui côtoyait le poste des routiers. Ils étaient nombreux et armés de toutes pièces, comme il convient un jour de bataille ; cependant ils n'avaient ni pennon ni bannière, ce qui indiquait une expédition d'où l'on comptait tirer plus de profit que d'honneur. On n'apercevait aucun chef, ou du moins ce chef ne portait aucune marque distinctive.

Du reste, rien sur ces figures martiales n'annonçait cette confiance, cette détermination franche, présages du succès. Quelques-uns même avaient rabattu la visière de leurs casques, peut-être pour cacher le mécontentement qui se trahissait sur leur visage.

Ils passèrent très-près des routiers. Le piaffement d'un des chevaux cachés dans le bois, l'imprudence d'un archer derrière les buissons, le choc fortuit d'un bouclier contre une cuirasse, pouvaient donner l'éveil aux soudoyers de Montbrun et faire manquer l'entreprise. Heureusement aucun accident de ce genre n'eut lieu ; les cavaliers sans défiance continuèrent leur marche et disparurent bientôt au détour du chemin.

Le capitaine Bonne-Lance les avait suivis des yeux à travers les arbres.

— Ou je ne connais rien au caractère des hommes d'armes, reprit-il d'un air pensif, ou bien ces soudoyers vont à contre-cœur faire cette besogne... Quoi qu'il en soit, ils sont beaucoup plus nombreux que je ne le pensais. Voilà bien la prudence ordinaire de ce baron de Montbrun ! malgré ses vanteries et ses rodomontades, il ne pèche jamais faute de précautions... Décidément le félon ne se fie pas trop à sa propre valeur... il n'a pas cru que ce fût trop de cinquante de ses meilleures armures de fer pour venir à bout d'un seul chevalier et d'une dizaine d'écuyers !...

— En effet, sire Bonne-Lance, répliqua le troubadour, à qui s'adressaient ces observations, cette troupe est bien forte; si vous n'avez envoyé que trente soldats à chaque poste, vous risquez de ne pas réussir... A la vérité, la valeur extraordinaire de Bertrand Duguesclin pourra compenser l'infériorité du nombre jusqu'à ce que nous soyons venus à son secours...

— Messire, répondit le capitaine en hochant la tête, sa valeur extraordinaire ne pourrait rien contre une flèche lancée à vingt pas de distance par un poltron... Souvenez-vous que Bertrand n'a pas d'armes défensives... Mais, continua-t-il d'un ton bref, il s'agit de

savoir en quel endroit vont s'établir ces gens d'armes.

Il fit signe d'approcher à l'un des archers qui se tenaient sur la lisière du bois. C'était un homme agile et dispos dont il avait éprouvé plus d'une fois l'intelligence. Ils échangèrent quelques mots à voix basse; puis l'archer s'élança rapidement dans le chemin que venaient de prendre les cavaliers.

— Il va les suivre, reprit Bonne-Lance, et sans doute nous ne tarderons pas à avoir des nouvelles positives. Il nous importe beaucoup de connaître précisément le lieu que le baron a choisi pour son embuscade.... Est-ce le Val-du-Faucon? est-ce la Gorge-du-Loup? je l'ignore encore.

En ce moment un point lumineux jaillit de l'horizon et éclaira d'un reflet éblouissant les montagnes, les forêts, les plaines verdoyantes : c'était le soleil qui se levait. La masse sombre du vieux manoir s'illumina de teintes chaudes et dorées; presque aussitôt le fracas des trompes et des cors, sonnant le réveil, se fit entendre dans son enceinte.

— Enfin ils jugent à propos de ne plus paraître endormis ! dit le capitaine avec ironie ; le piége est prêt ; sans doute maintenant on va lâcher celui qui doit s'y prendre !

— L'heure n'est pas éloignée, répondit Gérald ; mais peut-être au moment du départ, surviendra-t-il quelque difficulté au sujet de la demoiselle

de Lastours... Monseigneur Duguesclin lui a promis sa protection ; je ne le crois pas homme à laisser ainsi une pauvre bachelette exposeée à la colère d'un tuteur irrité.

— N'ayez pas d'inquiétude à ce sujet, messire, dit Henry d'un air mystérieux, dona Valérie sait déjà que Duguesclin peut sortir de Montbrun, car je suis là pour à le défendre contre ses perfides ennemis... Elle n'ignore pas que nous sommes cachés en cet endroit, quoiqu'elle ne puisse nous voir, et tenez, ajouta-t-il avec vivacité en désignant le château, j'aperçois un signe qui prouve qu'elle connaît nos projets et qu'elle fera ses efforts pour les seconder...

Le troubadour chercha des yeux le signal dont parlait le chef des aventuriers : à la fenêtre de la chambre de Valérie, une écharpe rouge flottait au vent du matin.

— Par quelle magie, messire, demanda-t-il au comble de la surprise, avez-vous pu prévenir en si peu de temps cette gentille damoiselle? Avez-vous donc à vos ordres des fées invisibles pour lui porter vos messages ?

— J'ai, en effet, des messagers aussi rapides que les fées dont vous parlez, répondit Bonne-Lance en souriant; cette nuit, pendant que vous dormiez dans ma tente, j'ai trouvé moyen d'informer Valérie... Mais silence, interrompit-il en regardant de nouveau avec

intérêt le manoir, j'entends encore une fois le son des trompettes; sans doute elles annoncent le départ de monseigneur Bertrand... le moment désicif est arrivé!

En effet, on voyait les hommes d'armes aller et venir sur les remparts. Bientôt le pont-levis s'abattit avec fracas, les barrières de la barbacane s'ouvrirent, et plusieurs cavaliers sortirent lentement de la voûte.

— Les voici, murmura Gérald avec vivacité... Ces hommes si pauvrement vêtus, ce sont ses écuyers bretons... Ce personnage de moyenne taille, en manteau court, qui monte ce beau cheval noir, c'est lui, c'est Bertrand Duguesclin!

— Et c'est là le héros qui étonne la France et le monde? dit Henry stupéfait; j'avais vu ce cavalier hier à côté du baron et je l'avais pris pour l'usurier qui lui prête de l'argent ou pour le marchand qui lui vend ses provisions de blé!... Mais qu'importe l'extérieur? le nom de Duguesclin pourrait embellir même la laideur!... Par saint Georges! continua-t-il avec impatience, que font-ils donc en cet endroit et pourquoi ne partent-ils pas?

La troupe était rangée en bon ordre devant les barrières; Duguesclin causait d'un air riant avec des varlets et des écuyers qui l'entouraient. Au bout de quelques minutes deux cavaliers sortirent encore du manoir. L'un était vêtu

d'un tabard de vassal; il devait conduire Duguesclin et sa troupe jusqu'aux limites de la baronnie. L'autre portait l'habit ecclésiastique; et, malgré le casque et le haubert qu'il avait revêtu par-dessus son froc, il n'était pas difficile de reconnaître le vigoureux chapelain de Montbrun.

Duguesclin inspecta rapidement sa troupe et s'assura que personne ne manquait. Au moment où il allait donner le signal du départ, la châtelaine elle-même parut sous la voûte. Elle était revêtue de ce costume majestueux que nous avons dépeint; les voiles de gaze suspendus à sa coiffe énorme flottaient jusqu'à terre, et, dans cette circonstance, une suivante portait la

queue de sa longue robe armoiriée. Autour d'elle se groupaient des écuyers et des pages en éclatantes livrées. Elle reçut de l'un d'eux une coupe d'or, la remplit avec le contenu d'une aiguière que lui présentait le majordome, puis elle l'offrit gracieusement à l'étranger. Celui-ci, sans descendre de cheval, prit la coupe à la main, et, avant de boire, parut adresser à la dame quelques mots de courtoisie.

— C'est dona Marguerite elle-même, dit le capitaine; elle est venue aux barrières offrir à monseigneur Bertrand le coup de l'étrier... On veut endormir ses soupçons à force de politesses et d'honneurs!... Mais ne trouvez-vous pas étonnant comme moi, sire ménestrel,

que le baron n'assiste pas en personne à ces derniers adieux ?

— En effet, je ne puis m'expliquer...

— Sans doute il se trame encore quelque chose... nous ne savons pas tout.

Avant que le ménestrel eût pu répondre, Duguesclin avait vidé la coupe ; il la rendit à la baronne et, s'inclinant profondément devant elle, il ordonna au guide de marcher en avant. Les trompettes recommencèrent à sonner ; mille vivats, poussés par les habitants du manoir, qui couvraient les murailles, saluèrent le héros français, et il partit au grand trot, suivi de tous ses gens.

Dona Marguerite rentra aussitôt avec

son cortége; les barrières furent fermées, le pont levé de nouveau, et l'esplanade qui s'étendait devant la forteresse redevint entièrement déserte.

Les deux observateurs, toujours cachés derrière le buisson, eurent bientôt un nouveau sujet de crainte et d'étonnement; le guide, au lieu de faire prendre à Duguesclin et à sa bande le chemin qu'avaient suivi les gens de l'embuscade, les dirigeait d'un autre côté, vers le petit lac qui fournissait de l'eau aux fossés de Montbrun.

— Que signifie ceci? demanda le capitaine, alarmé; cette route ne conduit, que je sache, ni à la Gorge-du-Loup ni au Val-du-Faucon... Nous aurait-on trompés? Se douterait-on de nos inten-

tions? Ce doit être là un raffinement infernal de perfidie !

— Capitaine Bonne-Lance, répliqua Gérald à voix basse, j'aperçois un homme qui pourrait vous expliquer ces mystères, si vous trouviez le secret de le faire parler.

Henry leva le tête; le révérend père Gauthier s'avançait vers eux, monté sur un cheval vigoureux. Il avait quitté Duguesclin à la porte même du manoir; après avoir donné sa bénédiction à tous les assistants avec une humilité hypocrite, contrastant avec son costume moitié guerrier, moitié ecclésiastique, il avait pris seul la grande avenue.

— Sire de Montagu, demanda rapidement Bonne-Lance, ce moine n'est-il

pas le confident et le conseiller du baron de Montbrun?

— Il est vrai, messire, et il va sans doute en ce moment remplir quelque mission importante.

—Alors il doit connaître ce que nous désirons apprendre... il faut nous emparer de sa personne.

— Mais, capitaine...

— Nous n'avons pas vu encore le baron sortir de Montbrun ; tant qu'il n'aura pas quitté le château, il n'y aura rien de perdu.

Il se jeta vivement dans le bois et appela du geste deux de ses gens. Ils allèrent se poster un peu plus loin, dans un endroit où l'on ne pouvait être aperçu des sentinelles de Montbrun.

L'AVEU.[1]

XVII

Le chapelain continuait sa marche avec assurance, convaincu qu'il ne pouvait y avoir de danger pour lui si près du manoir. Tout-à-coup, un homme s'élança à la bride de son che-

val, tandis que le capitaine le menaçait de la pointe de sa longue lance en lui disant :

— Si vous poussez un cri, vous êtes mort !... Descendez.

Le moine, ainsi assailli, voulut se servir d'une hache d'armes, suspendue à l'arçon de sa selle ; mais un des agresseurs s'en était déjà emparé. Il voulut crier, espérant que sa voix se ferait entendre jusqu'à Montbrun ; quand il ouvrit la bouche on le jeta brusquement à bas de son cheval, et un gantelet d'acier se posa sur ses lèvres.

— Si vous poussez un cri, vous êtes mort ! répéta Bonne-Lance.

Gauthier, voyant la force et le cou-

rage inutiles, essaya de la ruse et de l'hypocrisie.

— Braves routiers, dit-il d'un ton cafard, pourquoi traitez-vous si mal un modeste serviteur de Dieu allant remplir les devoirs de son saint ministère? En quoi vous a-t-il offensés? il est étranger aux querelles et aux guerres de ce pays malheureux; son seul désir est de ramener la paix parmi les hommes, d'épargner l'effusion du sang.

— Et c'est pour cela que vous voyagez avec cet équipage pacifique! interrompit brusquement Bonne-Lance en désignant les armes du fier chapelain; mais nous n'avons pas de temps à perdre, relevez-vous, mon révérend père...

répondez promptement à mes questions, et surtout avec vérité... Autrement il vous arrivera malheur, et je jure Dieu que votre froc ne vous sauvera pas de ma colère.

Le chapelain se remit sur pied ; mais deux archers le tenaient toujours par le pan de sa robe, de crainte qu'il n'essayât de s'enfuir.

Il examina avec étonnement son principal agresseur.

— Mon fils, dit-il, peut-être avant de repondre, devrais-je savoir qui vous êtes et de quel droit vous m'interrogez... vos traits ne me sont pas inconnus ; mais...

— Je suis le capitaine Bonne-Lance,

et je vous interroge du droit du plus fort.

— Le capitaine Bonne-Lance? répéta le moine avec un air d'admiration bien joué. Ah ! mon fils, mon cœur est réjoui de voir de près un si vaillant jeune homme !... J'ai entendu parler de vous, continua-t-il en baissant la voix, par une noble damoiselle qui apprécie dignement vos grandes qualités. Je lui ai dit bien souvent que si vous consentiez à vous séparer de ces enfants de Bélial, de ces damnés routiers...

— Trève de sermons, mon père, interrompit Henry, mais avec un peu moins de rudesse; je ne saurais me laisser prendre à vos paroles flatteuses, quoique vous fassiez allusion à une per-

sonne que j'aime et que j'honore... Ecoutez-moi bien ; le sire de Montbrun vous confie tous ses desseins, vous pouvez donc me tirer d'embarras. D'abord, où allez-vous en ce moment ? Quelle mission vous a confié votre méchant maître ?..

Le père Gauthier continua d'affecter une humilité profonde.

— On vous a trompé, mon fils, reprit-il ; comment un pauvre prêtre exercerait-il un si grand pouvoir sur le haut et puissant seigneur de Montbrun ? Plus d'une fois, il est vrai, je lui ai refusé l'absolution au tribunal de la pénitence, lorsqu'il ne consentait pas à s'amender ; mais, hélas ! ces rigueurs salutaires ne faisaient que m'attirer son

inimitié... aussi ne me consulte-t-il jamais; je suis seulement le plus obscur de ses serviteurs. Vous me demandez où je vais? j'apporte les secours de la religion à de malheureux vassaux, privés de prêtre depuis le commencement de cette déplorable guerre...

— Je croirais plutôt, mon révérend père, dit avec ironie Gérald de Montagu en s'avançant, que vous allez au château de Lastours porter l'ordre à la garnison de se préparer à secourir son seigneur, à recevoir un illustre prisonnier.

Le chapelain resta stupéfait de la pénétration du troubadour, non moins que de sa présence inattendue.

— Est-ce bien le sire de Montagu?

murmura-t-il avec étonnement; est-ce notre gracieux ménestrel?... tout le monde pensait qu'il avait péri la nuit dernière dans les fossés de Montbrun!

— Je ne suis pas mort encore, mon révérend père, quoique j'aie couru un grand danger..... Mais hâtez-vous de nous dire s'il y a quelque chose de changé depuis hier au soir dans les projets de monseigneur, au sujet du vaillant capitaine Duguesclin et si le baron doit lui-même commander l'embuscade.

— Les projets! l'embuscade! balbutia le moine, comment, si vous êtes de chair et d'os, avez-vous pu avoir connaissance de pareils secrets?

— Vous venez de vous trahir, mon

père ; assurément vous êtes mieux informé que vous ne voulez le paraître ; nous savons déjà en partie ce qui se trame à Montbrun...

— Le baron n'est pas sorti encore, dit Bonne-Lance avec agitation, mais il peut sortir d'un moment à l'autre et il nous faudra nous mettre à sa poursuite... Frocard enragé, reprit-il, les yeux étincelants, parleras-tu ?

Le chapelain manifestait une vive anxiété.

— L'un prophétise et l'autre menace, murmura-t-il ; un malin démon semble avoir pris à tâche d'instruire les ennemis de Montbrun de ce qu'ils devraient ignorer... Mais, par le ciel ! continua-t-il avec résolution, je ne leur fourni-

rai pas des armes contre mon seigneur!

Il chercha à se débarrasser des mains robustes qui l'étreignaient.

— Est-ce ainsi, moine indigne? s'écria Bonne-Lance en fureur. Eh bien! nous saurons t'obliger à parler.

Le Sermonneur, appuyé contre un arbre, à quelque distance, contemplait cette scène d'un air de paisible mélancolie. Henry l'appela par son nom; Godefroy s'avança aussitôt pour recevoir les ordres du capitaine.

— Godefroy, dit Bonne-Lance en désignant le chapelain qui avait pris une attitude provocante, ce frocard sait des choses importantes pour la réussite de notre entreprise et il refuse de les révéler.... ne connaîtrais-tu pas un

moyen expéditif de lui délier la langue?

— J'en connais mille, répondit le Sermonneur avec son flegme ordinaire. Quel genre de moyens désirez-vous?

— Mais..... quelque chose de doux pour commencer.

— Alors j'ai votre affaire, capitaine; vous serez content.

Il se tourna vers la lisière du bois.

— Petit-Basque, cria-t-il d'un ton indolent, apporte-moi la corde d'un arc et un poignard à manche d'acier.

Petit-Basque s'empressa d'obéir; puis au lieu de rejoindre les autres gens d'armes, sous les arbres, il resta près du Sermonneur en souriant malicieusement, comme s'il s'attendait à quelque bonne plaisanterie. Le capitaine causait

à voix basse avec Gérald et ne pouvait remarquer cette infraction à la discipline.

Le père Gauthier, malgré son stoïcisme apparent, suivait avec attention les mouvements du Sermonneur. Celui-ci tressa la corde en double, joignit les deux bouts par un nœud solide, puis il se tourna vers le chapelain.

— Que vas-tu faire, homme brutal et impie? demanda le pauvre moine.

— Oh! presque rien, une bagatelle, dit le Flamand; je vais tout simplement vous attacher cette corde autour du crâne; puis j'introduirai ce poignard, qui est solide, comme vous voyez, entre la tête et la corde au-dessus de l'oreille... alors je tournerai deux ou trois fois, et la peau de votre crâne sera pro-

prement détachée au bout d'un instant... Le tranchant du poignard pourra bien, en tournant, se trouver souvent en contact avec votre oreille; mais c'est une misère dont il ne faut pas s'occuper.

Ces terribles explications, accompagnées d'une démonstration non moins effrayante, commencèrent à altérer la résolution du chapelain. Il ne manquait pas de courage; mais, en sa qualité d'homme d'église, il ne pouvait être insensible à la souffrance physique. Il se mit à rouler des yeux épouvantés et à se débattre énergiquement. Petit-Basque se livrait à une bruyante hilarité.

— Cap de Diou! la belle invention, s'écriait-il avec admiration : il n'y a

que toi, ami Sermonneur, pour trouver de telles gentillesses... Par saint Gaspard ! la plaisante figure qu'aura ce moine quant il sera tonsuré jusqu'aux yeux ! ce sera une belle chevelure pour coiffer l'homme de bois de la Quintaine, la première fois que nous ferons l'exercice de la lance... Eh bien ! mon révérend père, continua-t-il d'un ton goguenard, vous êtes donc bien ambitieux ? il vous faut donc la calotte de cardinal ?

Ces odieux sarcasmes augmentaient encore la terreur du père Gauthier. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

—J'attends votre bon plaisir, lui dit le Flamand en montrant qu'il était prêt.

— Chrétiens qui êtes ici présents,

s'écria le chapelain d'un ton d'angoisse, je vous adjure de ne pas commettre un si grand crime contre un ministre du Seigneur ! Ceux qui porteront la main sur moi seront anathèmes et sacriléges..... ils brûleront dans l'enfer avec les démons !

Un éclat de rire du Petit-Basque et un haussement d'épaules du Sermonneur accueillirent ces paroles.

— Capitaine Bonne-Lance, et vous, gentil troubadour, reprit le moine, vous êtes des hommes sensés, compatissants, vous ne souffrirez pas que l'on torture ainsi un pauvre ecclésiastique... je ne vous ai jamais fait de mal... Si vous n'avez aucun respect pour le caractère sacré dont je suis revêtu, son-

gez au moins, vous capitaine, que je suis le confesseur de dona Valérie, vous, sire de Montagu, que j'ai mangé et bu avec vous au château de Montbrun !

Le troubadour jeta sur le chapelain un regard de compassion, et intercéda tout bas pour lui.

— Par saint Georges ! mêlez-vous de vos affaires, interrompit Bonne-Lance avec aigreur ; vous me voyez dans une inquiétude mortelle ; notre entreprise si bien commencée peut manquer faute d'informations, et vous choisissez ce moment pour m'exhorter à la clémence ?... Cet homme parlera, continua-t-il avec rage en frappant du pied ; entends-tu, moine, tu parleras ou tu mourras... Si

ce supplice est encore trop doux, on en essaiera d'autres: Godefroy n'est pas à bout de moyens irrésistibles...

Le Flamand fit un signe de tête affirmatif.

— Mais je ne sais rien, dit le père Gauthier à demi-vaincu.

— Alors je vous laisse avec Godefroy... on l'appelle le Sermonneur... vous pourrez composer des homélies ensemble !

Et il lui tourna le dos; Godefroy agita sa corde et son poignard.

— Je parlerai, je parlerai ! s'écria le chapelain d'une voix étouffée ; mais par pitié délivrez-moi de ces deux hommes... le sang-froid de l'un et la gaîté de l'autre me rendraient fou !

Bonne-Lance s'éloignait déjà ; il revint sur ses pas avec le troubadour, péniblement affecté de cette scène. Henry congédia ses gens, à l'exception des deux archers qui gardaient le prisonnier.

— C'est dommage, disait Petit-Basque en regagnant avec son compagnon l'intérieur du bois, la chevelure de ce frocard était épaisse et bien fournie; malgré sa tonsure, j'aurais pu en tirer bon parti.

— Console-toi, camarade, repartit le Sermonneur d'un ton lugubre, tu auras bientôt une dépouille préférable à celle de ce moine !

Cependant Bonne-Lance et Montagu attendaient impatiemment les révéla-

tions promises par le chapelain de Montbrun.

— Ne cherchez pas à nous tromper, dit le capitaine avec menace, par saint Denis ! vous vous en repentiriez !

— Nous sommes mieux informés que vous ne pensez, ajouta le troubadour ; nous devinerions aisément un mensonge !

— D'ailleurs, continua le chef des routiers avec rudesse, vous resterez en mon pouvoir jusqu'à ce que l'expédition que je médite soit terminée... si vous nous trompiez, je jure Dieu, la Vierge et tous les saints du ciel, de ne boire ni manger avant de vous avoir fait écorcher vif et d'avoir pendu votre peau à une branche de ces châtaigniers !

Ce serment terrible ne pouvait rien ajouter à la soumission du moine.

— Je ne chercherai pas à vous induire en erreur, dit-il d'une voix tremblante ; interrogez-moi, je répondrai.

— Eh bien donc, où alliez-vous tout-à-l'heure? demanda Henry, comme pour juger, d'après la réponse du père Gauthier, de sa véracité dans d'autres questions plus importantes.

— J'allais à Lastours, comme l'a supposé ce ménestrel... Je devais donner l'ordre au capitaine de la garnison de se porter avec une bonne partie de ses gens au-devant de monseigneur, car le voisinage de votre compagnie lui inspire des inquiétudes.

— C'est bien ; je crois, reprit Bonne-

Lance en jetant un regard de côté sur le troubadour, qu'il dit la vérité..... Maintenant, mon révérend, répondez avec la même franchise : où doit avoir lieu l'embuscade ?

— Au Val-du-Faucon.

— Je l'avais pensé, en effet, car j'ai vu une troupe d'hommes d'armes se diriger de ce côté avant le lever du soleil ; mais alors pourquoi le guide a-t-il fait prendre à Duguesclin le chemin qui côtoie l'étang ?

— C'est moi qui ai donné ce conseil, messire ; le baron est intrépide, téméraire, et il paraît beaucoup désirer de combattre corps à corps messire Bertrand pour acquérir grand renom... J'ai entendu conter merveilles de la force

extraordinaire de ce terrible capitaine, et je verrais avec peine mon seigneur et maître se compromettre avec lui... Pour diminuer les chances fatales d'une lutte, j'ai conseillé de mener Duguesclin dans les chemins âpres et difficiles, afin que son cheval se fatigue et soit moins apte à joûter. Du reste, le chemin de l'étang conduit, quoique indirectement, au Val-du-Faucon.

— Je l'ignorais; mais je commence à comprendre... Cornebœuf! mon père, vous êtes homme de précaution et vous choyez convenablement votre maître! On voit bien que vous aurez part à la prise... Mais, dites-moi, mon père (et une légère rougeur se montra sur son visage, car cette question n'é-

tait pas d'une nécessité rigoureuse), dona Valérie, la demoiselle de Lastours, n'a-t-elle pas renouvelé ses instances auprès du capitaine Duguesclin pour qu'il la prît sous sa protection?

— A cet égard, sire capitaine, j'aurais des choses merveilleuses à vous dire si nous en avions le loisir... cette damoiselle si impérieuse il y a quelques heures, était ce matin douce comme un agneau. Avant de quitter le château, le sire Duguesclin a voulu la voir; on lui a refusé sa demande sous divers prétextes; alors il s'est emporté, et on a fini par céder à ses vœux. Dona Valérie est descendue; on s'attendait à une esclandre semblable à celle d'hier; on a été trompé. Elle s'est avancée avec

dignité, et elle a dit au chevalier qu'elle lui remettait sa parole, qu'une nuit de réflexion l'avait éclairée sur la valeur de ses droits; que loin de conserver aucune rancune contre ses nobles parents, elle leur devait toute sa reconnaissance: qu'enfin elle était trop peu de chose pour occuper plus longtemps un si grand capitaine; que cependant elle se souviendrait toujours de sa bonté et de sa générosité... Vous pouvez juger de notre étonnement à tous en entendant parler ainsi la fière damoiselle de Lastours. Dona Marguerite n'osait en croire ses oreilles. Messire Bertrand a pensé d'abord qu'on avait employé la violence pour forcer la jeune fille à se rétracter. Il l'a pressée de questions; il

voulait pénétrer la véritable cause de cette contradiction avec elle-même. Elle a répondu qu'aucune menace n'eût été capable de lui arracher quelque chose contre sa conscience, et que, si elle renonçait à ses prétentions, c'était qu'elle avait conçu des doutes sérieux sur leur validité..... Monseigneur Bertrand a froncé le sourcil d'un air d'humeur; il a dit assez haut qu'il y regarderait désormais à deux fois avant de se mêler aux affaires des jeunes filles; cependant il l'a embrassée sur les deux joues avant de partir, comme c'est l'usage. Alors la damoiselle dona Valérie lui a glissé quelques mots à l'oreille; mais ce ne devait pas être un secret bien important, car il a souri, et il a fait un geste

d'insouciance... Puis il a pris congé en remettant vingt florins au majordome pour les pages et les servants de Montbrun.

Pendant ce rapide récit, Bonne-Lance et le troubadour se regardaient l'un l'autre avec un profond étonnement.

— Cela passe toute croyance! s'écria le capitaine. Que dona Valérie ne pense pas ce matin comme elle pensait hier au soir, je me l'explique sans peine; mais renoncer ainsi à ses droits sur Lastours et repousser la puissante intervention du premier chevalier de France...

— J'ai vu en effet, depuis deux heu-

res, des choses inconcevables, dit le moine d'un air pensif; votre disparition notamment, sire ménestrel, a mis le manoir en rumeur, et chacun raconte à sa manière les circonstances de votre mort prétendue. Quand messire Bertrand a demandé à vous voir, on l'a assourdi de fables incroyables; il ne savait que penser. Enfin on lui a persuadé que, voulant fuir la colère du baron, vous aviez péri misérablement dans le fossé, et il a paru affligé de cette nouvelle.

— Comme les autres, mon révérend père, je suis le jouet d'événements plus puissants que moi-même, répondit le troubadour avec mélancolie; mais le temps presse, et le capitaine

Bonne-Lance a encore d'importantes questions à vous adresser...

— En effet, dit le chef des routiers en sortant de ses réflexions; vous ne nous avez pas parlé du baron de Montbrun... de quelle manière s'est-il séparé du capitaine Duguesclin ?

— Le baron, messire, a quitté le manoir depuis plus d'une heure... la dame de Montbrun commande au château en son absence. Messire Bertrand était présent, hier, à votre déclaration de guerre; lorsqu'on lui a annoncé que le châtelain était sorti de bon matin pour chercher du secours, il a trouvé la chose fort naturelle.

Gérald et Bonne-Lance étaient stupéfaits.

— Tu mens, moine! s'écria le capitaine avec chaleur; le seigneur de Montbrun ne peut encore avoir quitté le manoir! De par tous les démons de l'enfer, veille sur ta langue, ou je vais rappeler le Sermonneur...

— Je prends à témoin Dieu, qui nous voit, de ma sincérité, dit Gauthier avec fermeté; aussi vrai que le soleil nous éclaire, monseigneur a quitté le château avec ses hommes d'armes pour aller se mettre en embuscade au Val-du-Faucon.... Il avait songé d'abord à donner le commandement de la chevauchée à un de ses sergents; mais Jacques Barbe-Noire, le plus intrépide de tous, a été jeté dans un cachot à cause de son imprudente démarche

d'hier au soir. D'ailleurs, quoique monseigneur n'ait pas dit nettement à ses soudoyers de quoi il s'agissait, et qu'il leur ait parlé seulement d'une expédition dont ils devaient tirer grand profit, il les a vus démoralisés et mécontents à la pensée d'entreprendre quelque chose contre Duguesclin... alors il s'est décidé à les commander lui-même : c'était le seul moyen de s'assurer de leur entière obéissance.

Le troubadour et le chef des routiers éprouvaient une vive anxiété.

— Mort et damnation ! s'écria Bonne-Lance avec rage, je suis sûr, chapelain du diable, que tu mens comme un mécréant ! Le baron ne commande pas en personne la chevauchée du Val-

du-Faucon... J'ai vu passer la troupe à dix pas de moi, et elle n'avait ni bannière, ni écuyers, ni pages, ni rien qui décélât la présence de son vaniteux seigneur !

— Vouliez-vous donc, sire capitaine, qu'il se couvrît de ses plus belles armes, et qu'il fît sonner ses trompettes en se mettant en marche pour une pareille expédition? A dire vrai, le baron ne se soucie pas d'être reconnu, et, pour mieux se cacher, il a revêtu le costume et l'armure d'un de ses soudoyers.

— En effet, dit le troubadour avec agitation, plusieurs d'entre eux portaient la visière du casque baissée... celui qui marchait en tête, notam-

ment, avait la taille et la prestance du sire de Montbrun.

Cette fois, il ne resta plus aucun doute dans l'esprit du capitaine.

— Eh bien donc, que faisons-nous ici, s'écria-t-il avec impétuosité, quand on se bat peut-être déjà au Val-du-Faucon?... Allons, mes gens, continua-t-il d'une voix de stentor en se tournant vers la partie du bois où les routiers attendaient impatiemment le signal du départ, à cheval!... que les archers, varlets et gens de pied montent en croupe derrière les hommes d'armes!... ceux qui ne trouveront pas place retourneront garder le camp... A la lance! à la lance!

A ce cri de guerre, la forêt entière

parut s'animer. Un cliquetis d'armes, des voix discordantes, des hennissements se firent entendre dans les profondeurs du taillis. Chaque buisson, chaque cépée fournit un archer, un page ou *coustiller* avec un sabre à double tranchant, un soudoyer au bassinet étincelant. Le chemin et les terrains vagues qui l'avoisinaient se couvrirent de cavaliers; ce lieu, tout-à-l'heure si solitaire, présentait le spectacle le plus tumultueux.

Un page de Bonne-Lance lui apporta son casque surmonté d'un panache rouge; un écuyer lui amena son cheval, magnifique animal couvert de fer comme son maître. Le capitaine, pendant qu'on achevait de l'armer,

donnait des ordres avec précipitation.

— Et moi, sire capitaine, demanda le chapelain resté sous la garde des deux archers, ne comptez-vous pas me rendre la liberté? Pour vous j'ai trahi mes devoirs envers mon maître et seigneur...

— Il ne vous sera fait aucun mal, mon révérend, dit le chef des routiers en se mettant en selle, si vous m'avez dit la vérité... Archers, conduisez ce prêtre au camp, et veillez à ce qu'il ne puisse fuir... Si à mon retour je m'aperçois que tu m'as trahi, sois assuré, moine, que tu mourras. Parle, tu peux encore te rétracter!

— J'ai dit la vérité, répondit le chapelain.

— C'est bien. Va.

Et les routiers emmenèrent le prisonnier dans l'intérieur du bois.

Pendant ce temps, le troubadour était monté sur un cheval qui lui était destiné, et il s'était saisi d'une targe ou bouclier suspendue à l'arçon de la selle. Le capitaine jeta sur lui un regard d'intérêt.

— Je vois, sire troubadour, dit-il avec distraction, que vous avez à cœur de me prouver votre courage ; mais il y aurait de la témérité à vous hasarder ainsi équipé au milieu d'une mêlée qui sera terrible...

— Eh bien ! je ne regretterai pas la vie ! dit Gérald avec mélancolie. Mais ne vous inquiétez pas, messire, j'aurai

soin de me tenir à l'écart... si je ne dois pas frapper un bon coup pour la délivrance du vaillant Duguesclin, peut-être trouverai-je néanmoins une occasion de lui être utile, en l'honneur de Valérie de Lastours, qui le protège...

— Comme vous voudrez, répondit sèchement Bonne-Lance, à qui ce nom venait de rappeler subitement leur rivalité.

Il se tourna vers ses gens, ceux-ci étaient déja rangés en bataille, autant que le permettaient les inégalités du terrain. Chaque homme d'armes avait un fantassin en croupe.

— Camarades, s'écria le capitaine, il s'agit de délivrer le grand capitaine Duguesclin dont le sire de Montbrun

veut méchamment s'emparer pour le mettre à rançon.

— Duguesclin! répétèrent cent voix sur le ton de l'admiration. Nous allons combattre pour Duguesclin?

— Pour lui et sous ses yeux... que chacun songe à bien faire son devoir... Saint Georges et saint Denis! à la lance!

— A la lance! à la lance! répéta la troupe.

On partit au galop en soulevant un nuage de poussière, et ces cris belliqueux allèrent donner l'alarme au petit nombre de vassaux restés à Montbrun pour la garde du manoir.

L'ESCARMOUCHE.

XVIII

Cependant Bertrand Duguesclin chevauchait tranquillement avec ses écuyers à travers une contrée boisée et sauvage au-delà de l'étang de Montbrun. Le soleil commençait à acquérir de la force;

mais le chemin profondément encaissé était abrité par de grands arbres et les voyageurs n'avaient pas eu à souffrir encore de la chaleur. Néanmoins leur contenance était abattue, inquiète ; l'air balsamique du matin, en arrivant à leurs larges poitrines, ne semblait pas rafraîchir leur sang; évidemment, la liberté dont ils jouissaient en ce moment ne pouvait effacer de leur mémoire certaines impressions récentes. Ils observaient avec défiance le vassal qu'on leur avait donné pour guide, et ils s'entretenaient dans leur jargon d'un air de soupçon.

Le chevalier breton seul ne manifestait aucune inquiétude ; il riait des terreurs de ses gens, quand, à chaque si-

nuosité du chemin, il les voyait scruter avidement du regard l'espace qui s'étendait devant eux. Comme on traversait une vaste châtaigneraie où la route en s'élargissant permettait à plusieurs cavaliers de marcher de front, il appela son premier écuyer, Jean Bigot, qui se distinguait au milieu de tous les autres par sa défiance exagérée.

Bigot s'empressa d'obeir et se tint près de son maître, sans toutefois s'avancer sur la même ligne.

— Viens ça, mon féal, lui dit le chevalier d'un ton de bonne humeur; qui te rend la mine si longue et si triste ce matin, mon brave écuyer? De par saint Yves, ce ladre de châtelain vous aurait-il fait-il jeûner ou vous aurait donné de

méchants lits dans son manoir de perdition? Quant à moi, si je n'ai pas soupé hier au soir, afin de ne pas partager le pain et le sel avec ce déloyal, j'ai en revanche dormi d'un bon sommeil toute la nuit, et ce matin je me suis dédommagé au déjeûner de la privation du souper... De par Dieu ! vous eussiez dû agir de même !

— C'est affaire à vous, monseigneur, répondit Bigot en soupirant ; quant à nous, enfermés dans notre salle, nous n'avons pu ni boire, ni manger, ni dormir. Nous avons passé la nuit à nous lamenter, pensant ne nous revoir jamais...

Ces paroles d'affection parurent chatouiller agréablement Duguesclin. Il fit

entendre un gros rire de satisfaction.

— Je ne suis donc pas un trop méchant maître? reprit-il; cependant, mon pauvre Bigot, vous attrapez plus d'un horion quand je suis en colère, et ma satanée main est si lourde qu'elle laisse toujours des traces de son passage sur les épaules et sur les visages... Mais, poltrons et couards, serviteurs, était-ce bien pour moi que vous aviez peur, et non pour ces misérables peaux, que je frotte souvent à merci?

— Nous sommes vos hommes liges, dit Bigot avec respect, et si la fantaisie vous prend de nous châtier quelquefois un peu rudement, nous n'avons pas à nous plaindre... mais j'en puis jurer, monseigneur, par votre respectable

tête, par notre saint père le pape, et par Notre-Dame d'Auray, pas un de nous n'a pensé à lui dans la nuit qui vient de s'écouler... Toutes nos craintes ont été pour notre bien aimé et vaillant maître !

— Je te crois, Bigot, je te crois répondit Duguesclin d'une voix un peu altérée; de mon côté, je vous aime, comme mes enfants... Si ce baron pillard eût molesté un seul de vous, de par saint Yves! je n'aurais pas laissé pierre sur pierre à sa bicoque de château... Mais dis-moi un peu, pourquoi conservez-vous toi et les autres, ces mines renversées? Ne sommes-nous pas libres et dispos dans une campagne ouverte, avec de bons chevaux pour

nous porter et des brinborions de bois et d'acier pour nous défendre? Que pouvons-nous craindre avec cela?

— A dire vrai, mon noble seigneur, je me défie de ce baron de Montbrun.. il est parti ce matin avant le jour avec une bonne compagnie de gens d'armes, et je crains que nous le revoyions avant peu ..

— Nous le reverrons, certainement nous le reverrons, répliqua Duguesclin en riant. On m'a annoncé positivement que nous devions le retrouver aujourd'hui sur notre chemin...

Bigot saisit brusquement la bride du cheval de son maître.

— Je ne souffrirai pas que vous fassiez un pas de plus en avant, monsei-

gneur ! murmura-t-il, c'est folie d'aller braver un danger certain !

Le fier coursier se câbrait et piaffait sous la main de l'écuyer. Le seigneur breton entra dans une colère terrible.

— Laisse mon cheval, vilain gars, s'écria-t-il, laisse-le, te dis-je, ou par le ciel !...

— Tuez-moi, dit Bigot avec résolution, j'aime mieux mourir que de voir mon illustre maître s'exposer gratuitement à la trahison, par excès de vaillance et de témérité.

Cette action de l'écuyer était d'une hardiesse incroyable avec un homme du caractère du chevalier ; aussi Duguesclin lui-même ne put-il s'empêcher d'en être touché.

— Tu es un compagnon courageux et dévoué, dit-il d'un ton plus doux; mais lâche la bride de mon cheval, Bigot, et nous allons causer tranquillement... J'écoute volontiers un bon conseil, de quelque part qu'il me vienne.

Cette fois l'écuyer obéit.

— Eh bien, monseigneur, reprit-il d'un ton animé en désignant le guide, qui marchait à vingt pas en avant, pour commencer, ne serait-il pas convenable d'occire ce traître?

— Pourquoi cela? dit Duguesclin. Ce vassal obéit à l'ordre de son seigneur: le baron est seul responsable de ses actions... De par Dieu! si on devait occire ainsi les serviteurs fidèles, j'en connais qui ne vivraient pas longtemps....

L'anxiété de Jean Bigot devenait de plus en plus vive.

— Par la foi que je vous dois, monseigneur, quel parti voulez-vous donc prendre? Nous allons toujours en avant, et chaque pas nous rapproche du danger... Je m'attends à voir paraître ce baron voleur avec sa bande!... Au nom de la noble dame votre épouse, au nom de vos amis, au nom du roi, notre sire, qui a besoin de vos services, laissez-moi nous débarrasser de ce méchant guide; puis nous changerons de route et nous chevaucherons dans les bois, à la garde de Dieu... Il ne nous sera pas difficile de retrouver le grand chemin que nous suivions hier.

Duguesclin était aussi opiniâtre que

brave ; il le prouva en cette circonstance.

— Messire Jean Bigot, mon trop fidèle écuyer, reprit-il avec sa rudesse ordinaire, prenez garde... votre zèle exagéré ne doit pas vous faire oublier le respect... vous le savez, je ne souffre pas la contrariété...

Puis, comme sa sévérité avait profondément ému le pauvre homme :

— Voyons, mon bon serviteur, continua-t-il avec un accent de cordialité, ne t'obstine pas à aller contre ma volonté ; écoute-moi, que diable !... Je ne suis pas un de ces chevaliers errants dont parlent les troubadours, qui, lorsqu'ils entendaient parler d'une aventure périlleuse et difficile, se mettaient

aussitôt en route pour la parachever. . J'ai bien observé ce châtelain de Montbrun ; c'est un homme avide, âpre au gain, comme tant d'autres seigneurs de France et d'Angleterre ; mais je le crois homme de courage, et incapable d'une lâcheté notoire. Voici donc mon avis : Que le sire de Montbrun doive se trouver sur notre route avec une partie de ses gens, ceci ne fait aucun doute ; cette damoiselle à tête folle m'en a averti clairement, tout en m'annonçant du secours, le cas échéant. Mais ces jeunes bachelettes n'entendent rien aux choses de la chevalerie ; elles s'effraient d'un fêtu de paille et, pour ma part, je ne puis croire que le sire de Montbrun ait voulu me tendre un

guet-apens... Nous nous sommes mutuellement défiés, nous avons déposé nos gages entre les mains de ce chanteur aventurier qui a disparu cette nuit on ne sait comment; dans des circonstances pareilles, un chevalier serait déshonoré s'il employait l'embuscade contre un ennemi loyal... Le baron va donc me proposer tout simplement de vider notre querelle comme il convient, en combat singulier... pourvu qu'il me fasse donner l'armure du premier venu de ses hommes d'armes, je ne lui manquerai pas!

—Ne croyez pas cela, monseigneur, ne croyez pas à tant de générosité de la part de ce baron discourtois! S'il avait de telles intentions, qu'aurait-il besoin

d'une nombreuse escorte? Or vous avez pu remarquer en partant du manoir que les remparts étaient déserts et que la moitié au moins de la garnison avait disparu?

— Eh ! ne fallait-il pas se mettre en garde contre ces routiers qui infestent le voisinage?... D'ailleurs tu ne sais pas Bigot, combien ces seigneurs de Gascogne sont vaniteux ! Celui-ci est convaincu qu'il me renversera du premier coup de lance ; il aurait voulu amener non seulement toute sa garnison, mais encore toute sa province, pour leur montrer avec quelle facilité il va désarmer le capitaine Duguesclin... Patience! le mécréant viendra à merci, et par saint

Yves! je lui imposerai de rudes conditions.

Bigot n'avait aucune preuve à faire valoir à l'encontre de cette opinion, mais un sentiment secret lui disait que son franc et brave seigneur se méprenait sur la loyauté du sire de Montbrun. Comprenant l'impossibilité de convaincre Duguesclin, il hocha la tête d'un air profondément triste.

— Monseigneur, reprit-il, vous êtes sage, exprimenté et Dieu voudra sans doute que vous meniez à bien cette aventure périlleuse, comme tant d'autres dont vous êtes sorti à votre honneur... Cependant, par la vraie croix! permettez-moi de regretter que vous n'ayez pas en ce moment près de vous

les deux cents lances que vous commandiez récemment à la prise de Malleval... Si seulement vos nobles cousins Mauny, votre frère Olivier, le vaillant comte d'Armagnac * ou ce valeureux maréchal d'Andreghem que vous avez envoyé au roi de France, étaient ici, je ne craindrais pas de vous voir attaqué par le baron de Montbrun, ses gens fussent-ils dix fois plus nombreux... mais nous autres, pauvres écuyers sans armes, que pourrons-nous, sinon mourir sous vos yeux !

— Allons, cesse de te lamenter, vassal pleurard et mal avisé, dit Duguesclin avec impatience ; par la vierge de

* Frère de Jean d'Armagnac ou Arminac, qui fut connétable sous Charles VI.

Dinan ! il fait beau t'entendre appeler au secours tous les vaillants capitaines qui se trouvaient dans l'ost de monseigneur le duc de Berry, pour mettre à la raison un simple hoberau et une poignée de coquins !.. Fi ! je te renierais pour mon serviteur si ces rudes guerriers pouvaient t'entendre... Heureusement mon frère Olivier Duguesclin et mes beaux cousins Mauny sont encore à piller villes et châteaux dans le Périgord ; quant au comte d'Armagnac, il est sans doute déjà en route pour regagnér son manoir et il va pleurer en liberté l'absence de ce fils bâtard, qu'il a perdu...

Pendant cette conversation, on était arrivé dans un petit vallon couvert de

fougères, autour duquel s'élevaient plusieurs montagnes escarpées. Les gorges que formaient ces montagnes, étaient ombragées de hautes futaies; le terrain inégal présentait des plis nombreux, hérissés de broussailles et d'arbustes sauvages. Le soleil se montrait au-dessus des arbres; mais il n'avait pu encore dissiper entièrement le brouillard accumulé dans les bas fonds de la vallée, et une légère couche de vapeurs s'étendait sur les parties les plus lointaines du paysage; ce lieu s'appelait le Val-du-Faucon.

A mesure que l'on avançait, le guide donnait des signes plus évidents d'inquiétude. Il tournait souvent la tête pour voir si on le suivait et il s'efforçait cepen-

dant de se tenir à distance des écuyers bretons. Ces allures suspectes augmentèrent les défiances de Bigot, qui regarda autour de lui. Le vallon était désert, silencieux ; partout une nature âpre, rude, sans trace de culture ; cet endroit ne semblait jamais avoir été visité que par des pâtres ou des chasseurs. Bigot un peu rassuré allait reprendre avec son maître la conversation interrompue, quand tout-à-coup, à travers un massif de feuillage qui bordait la route, il vit briller un objet semblable à une glace polie ; l'œil exercé de l'écuyer reconnut aussitôt le reflet d'une armure au soleil.

—Trahison ! trahison ! s'écria-t-il avec terreur en s'arrêtant ; des hommes d'ar-

mes sont cachés derrière ces broussailles !... Pour l'amour de Dieu, monseigneur, sauvez-vous... Ils vont vous massacrer..

A ce cri d'alarme, le vassal de Montbrun, poussa son cheval et se dirigea précisément du côté où était l'embuscade. Les écuyers se mirent sur la défensive et se pressèrent autour de leur seigneur, en le suppliant de rebrousser chemin. Bigot criait plus haut que tous les autres ; au milieu de ce vacarme Duguesclin avait peine à se faire entendre.

— Silence donc ! ribaudaille ! disait-il en colère ; d'où vient cette panique ? qu'avez-vous vu ? avéz-vous donc peur de votre ombre ?

Les Bretons lui montrèrent par un geste unanime le fond de la vallée; il n'était pas besoin d'une autre réponse, car une troupe de gens d'armes sortait des halliers où elle s'était tenue cachée et s'avançait vers Duguesclin.

Le chevalier, toujours convaincu des intentions quasi-loyales du sire de Montbrun, ne parut pas surpris.

— Comment donc, vilains! s'écria-t-il en riant, ne reconnaissez-vous pas les vassaux et soudoyers du manoir où nous avons couché cette nuit?... Ils ont sans doute quelque chose à nous dire ; ne leur laissons pas faire tout le chemin!

Il piqua des deux et courut au devant des cavaliers. Ses varlets étaient stupéfaits de tant d'audace ; mais leur

devoir aussi bien que leur zèle les obligeait à suivre leur maître; ils préparèrent leurs armes, firent un signe de croix et partirent au galop, prêts à mourir, car ils n'espéraient rien de la lutte inégale qui allait commencer.

Les gens de Montbrun, soit à cause des difficultés de ce chemin raboteux, soit par suite d'une répugnance secrète, n'avançaient pas avec la même rapidité. Quand Duguesclin fut à trente pas de la troupe, il s'arrêta brusquement et cria d'une voix forte en tirant son épée :

— Est-ce toi, baron de Montbrun? viens-tu requérir le combat et retirer ton gage de défi?... Approche donc... j'accepte la partie.

Mais, à son grand étonnement, personne ne répondit à cet appel, et la troupe continua de courir sur lui sans proférer un mot.

— Qu'est-ce ceci ? s'écria-t-il ; le sire de Montbrun n'est-il pas venu ? Est-ce une trahison ? Je veux voir le baron ; où est-il ?

En ce moment la troupe entière se rua sur le brave Bertrand.

— Le voici, dit un homme d'armes qui, la visière baissée, précédait la troupe ; allons, vaillant chevalier, songe à te défendre !

Et il dirigea sa lance contre Duguesclin, qui, n'ayant, comme nous l'avons dit, ni bouclier, ni cuirasse, était sans défense contre une semblable attaque.

Il était perdu si, par un procédé d'équitation alors fort en usage, il n'eût fait faire rapidement à son cheval un bond de côté. La lance glissa le long de de sa cotte de mailles sans le blesser. Le trop confiant chevalier grinça des dents, ses yeux s'enflammèrent.

— Ah! félon! ah! traître! s'écria-t-il.

Et chaque mot fut accompagné d'un violent coup d'épée qu'il déchargea sur la tête de l'agresseur; c'était le baron lui-même.

Les gens de Montbrun s'étaient arrêtés à quelques pas des combattants, comme pour laisser les deux chefs vider eux-mêmes leur querelle; mais en

voyant le baron chanceler ils attaquèrent à leur tour. Ainsi pressé, Bertrand jeta un regard rapide autour de lui; on était au centre de la petite plaine dont nous avons parlé; il n'y avait pas un rocher, pas un arbre, auquel il pût s'adosser pour éviter d'être enveloppé. Il n'eut donc pour ressources un moment que sa force herculéenne et sa dextérité merveilleuse dans l'art de l'équitation. Sa formidable épée semblait se multiplier dans sa main et menacer tous les assaillants à la fois. Déjà le sang coulait sur les cuirasses; un homme d'armes avait roulé avec son cheval sur la fougère. Cette vue exaspéra les autres; Bertrand allait peut-être se trouver fort empêché, quand ses écuyers se jetèrent

résolument entre lui et les gens de Montbrun.

Cette diversion donna au chevalier breton un instant pour se reconnaître; il tourna bride, revint vers le cavalier renversé, et s'élançant à terre, saisit la targe et la hache d'armes du mort; puis, d'un bond il se remit en selle et retourna au combat. Ses mouvements avaient été prompts, inattendus; aucun des ennemis n'avait pu s'opposer à son dessein. Pour lui, brandissant son arme favorite au-dessus de sa tête, il se jeta au plus fort de la mêlée. Il fut sur le point de faire reculer à lui seul cette troupe nombreuse. Sa terrible hache brisait les boucliers, les cuirasses, fendait les têtes jusqu'aux épaules, malgré les bas-

sinets et les morions. On entendait, par-dessus le tumulte de la bataille, des coups de cognée semblables à ceux des bûcherons dans les forêts ; l'on voyait aussitôt tomber un homme d'armes et un cheval s'enfuir a travers la plaine. Les soudoyers de Montbrun étaient frappés d'admiration et de terreur ; les écuyers eux-mêmes se demandaient si leur maître n'était pas le démon de la guerre incarné pour l'extermination des hommes.

Cependant la baron avait été seulement étourdi par les coups vigoureux de son ancien hôte ; il se remit bientôt et il regarda avec une surprise muette ce qui se passait autour de lui. Sa présomption diminua sensiblement à la

vue des exploits incroyables de ce héros, qu'il s'était flatté de vaincre en combat singulier; et il n'osait s'approcher à portée de cette redoutable hache qui fracassait hommes, chevaux et armures. Il se contenta de crier en faisant signe à ses gens de cerner Duguesclin.

— Rendez-vous, messire Bertrand... par saint Martial! votre résistance est désespérée... Rendez-vous rescous ou non rescous (secouru ou non secouru). Livrez-vous à merci; vous aurez la vie sauve et l'on vous mettra à rançon équitable.

— Qui parle de me rendre? s'écria Duguesclin en tournant ses yeux irrités vers le baron; croix Dieu! qui donc se vante de m'avoir conquis à merci?...

Qu'il se montre, celui-là, et j'acquitterai de suite le prix de ma rançon !

— Me voici ! s'écria le baron, à qui l'orgueil fit oublier ses prudentes résolutions.

Il pressa son cheval et courut sur Duguesclin la lance en arrêt. Le chevalier breton ne parut nullement s'effrayer de cette attaque à armes inégales; ferme sur sa selle, il attendait le choc de son adversaire, quand un cri poussé près de lui attira son attention. Jean Bigot, venait d'être renversé ; un homme d'armes levait déjà sa lance pour le tuer. Prompt comme l'éclair, le chevalier évita encore une fois Montbrun, et jeta l'homme d'armes à bas

d'un coup de hache, Bigot dégagé remonta à cheval.

Cependant, malgré la valeur prodigieuse de Bertrand, cette lutte ne pouvait se prolonger longtemps. Cinq ou six vassaux de la baronie étaient étendus sur le champ de bataille ; mais trois des écuyers bretons étaient morts aussi en défendant leur maître, deux autres étaient blessés. Si le respect et l'admiration pour Bertrand n'eussent pas paralysé les bras et les courages des soudoyers, ou si le baron n'eût pas recommandé expressément à ses gens d'épargner sa vie, le chevalier eût déjà succombé dans sa tentative désespérée de résistance Heureusement le nuage de sable jaunâtre, soulevé par le pied

des chevaux, s'entr'ouvrit tout-à-coup; on vit apparaître de nouveaux cavaliers, armés de toutes pièces, et criant avec force : — A la lance! à la lance!

Ils tombèrent sur les gens de Montbrun avec la plus grande vigueur.

Les hommes de l'embuscade semblèrent d'abord frappés de surprise. Les incidents de leur rencontre avec Duguesclin ne leur avaient pas permis de s'apercevoir qu'au moment où le combat commençait, une troupe de cavaliers était sortie d'un petit bois, précisément en face du buisson où ils s'étaient postés eux-mêmes. Aussi ignoraient-ils d'où venait à leurs adversaires ce secours inattendu, lorsque ce cri si

connu : *A la lance*! leur apprit enfin à qui ils avaient affaire.

— Ce sont les routiers! s'écria le baron; bonnes gens, tenez ferme! ces pillards comptent nous enlever notre proie... Par saint Georges! il ne sont pas plus d'une douzaine, et nous les aurons facilement!

En effet, quoique le baron se trompât sciemment de plus de moitié, la troupe des routiers était de beaucoup inférieure en nombre à celle de Montbrun. Cependant elle faisait bonne contenance pour dégager Duguesclin et les sept ou huit hommes qui lui restaient.

— De par saint Yves! criait le bon chevalier avec gaîté, vous arrivez, mes

compagnons, comme marée en carême.. Qui que vous soyez, vous êtes de braves gens, et si vous besognez comme il faut, jamais ce méchant baron ne s'avisera plus de pareille perfidie !

La mêlée devint alors furieuse; le fracas des armes, les cris de guerre, les menaces, les défis, étaient dominés par le bruit métallique et terrible de la hache de Duguesclin s'abattant sur les armures. Les écuyers bretons, blessés pour la plupart, s'étaient retirés du combat, excepté le fidèle Jean Bigot, qui s'obstinait à suivre son maître au milieu des dangers. La supériorité numérique des vassaux de Montbrun était donc considérable sur les routiers; aussi après

une escarmouche d'un moment, ceux-ci commencèrent à céder, malgré les prouesses prodigieuses de Duguesclin.

Le châtelain de Montbrun s'aperçut que l'ennemi pliait; il ne cessait d'encourager les siens à bien faire leur devoir; lui-même ne s'épargnait pas et luttait avec un courage digne d'une meilleure cause. De leur côté, les soudoyers, voyant devant eux des adversaires qu'ils n'avaient aucune répugnance à combattre, se montraient pleins d'ardeur. Les routiers furent repoussés; Duguesclin resta seul au milieu de la mêlée, entouré de morts et de mourants.

— Courage! mes fidèles, courage! criait le baron; emparez-vous de cet

insolent seigneur qui nous a bravé effrontément hier au soir ! Si vous le prenez, il vous rendra riches tous, et jamais plus n'aurez besoin de guerroyer !

Ses vassaux redoublèrent d'efforts ; Duguesclin frappait vainement des ennemis qui semblaient se multiplier sous ses coups, lorsque l'on entendit le son d'un cor dans un défilé voisin. La plupart des combattants tournèrent la tête ; on vit déboucher dans le vallon une seconde troupe de cavaliers plus nombreuse que la précédente. Les éclatantes armures, les costumes bariolés tranchaient au soleil sur la verdure sombre des genêts et des fougères.

— C'est le capitaine Bonne-Lance ! s'écrièrent les routiers en reprenant

courage ; ce sont nos amis ! A la lance ! à la lance !

Et ils revinrent sur les hommes de la châtellenie avec une nouvelle ardeur.

Le baron examina rapidement ce surcroît d'agresseurs auxquels il lui était impossible de résister. A cent pas environ du lieu du combat, la troupe fit halte tout-à-coup ; les archers et les autres fantassins qui étaient en croupe mirent pied à terre et préparèrent leurs armes. Pendant que ce mouvement s'opérait, deux cavaliers se détachèrent des autres et s'avancèrent à franc étrier vers le champ de bataille. L'un était le capitaine Bonne-Lance lui-même, l'autre le troubadour Gérald de Montagu.

Le baron, en voyant sa proie si près de lui échapper, frémit de rage; dans ses idées, les routiers n'avaient d'autre intention que de s'emparer de Duguesclin, afin de le mettre à rançon; il craignit que Bonne-Lance tirât gloire et profit d'une tentative dont lui, baron de Montbrun, ne tirait que défaite et déshonneur.

— Eh bien! murmura-t-il enfin d'un ton de résolution, puisqu'il ne peut être mon prisonnier, il ne sera celui de personne!

Aussitôt il *brochetta des éperons*, suivant une expression de l'époque, et il s'approcha du valeureux Bertrand; non pas directement, de manière à affronter le regard et la hache exter-

minatrice du chevalier, mais en biaisant sournoisement jusqu'à ce qu'il fût à deux pas de lui. Au moment où Duguesclin se penchait en avant pour parer avec le manche de sa hache le coup d'estramaçon d'un soudoyer, il souleva sa longue lance, et la dirigea avec force dans les reins de son adversaire.

C'était la troisième tentative de ce genre qu'avait faite le baron depuis le commencement de l'escarmouche. Cette fois le coup était vigoureux, bien adressé; Bertrand ne l'avait pas pas vu venir et il n'aurait eu aucun moyen d'éviter la mort, si un cri perçant ne l'eût averti de se tenir en garde. En même temps, un cavalier se jetant brusquement entre le baron et lui,

opposa à la formidable pique poussée avec raideur, l'obstacle d'un petit bouclier et de son propre corps. La lance perça la targe facilement et s'enfonça dans la poitrine du généreux cavalier... Duguesclin était sauvé ; mais le sauveur tomba sanglant à bas de son cheval. C'était le troubadour Gérald.

Cet événement avait eu lieu avec une rapidité merveilleuse ; il n'avait été au pouvoir de personne de l'empêcher ; mais Bertrand avait vu quel immense service venait de lui rendre le jeune Montagu, et il poussa une exclamation de pitié. Le capitaine Bonne-Lance s'écria :

— Vengeons-le, monseigneur, ven-

geons ce noble jeune homme qui vient de donner sa vie pour vous!

— Ainsi ferai-je ou que je meure! dit Bertrand.

Et tous les deux attaquèrent avec impétuosité le baron, qu'ils ne connaissaient pas, mais dans qui ils voyaient le meurtrier du pauvre ménestrel. Pressé par ces deux redoutables champions, le sire de Montbrun n'eût pu résister longtemps, si ces gens n'eussent tenté un dernier effort pour le dégager. Ils y parvinrent; mais l'arrivée du reste de la compagnie franche les força aussitôt à la retraite.

— Il faut y renoncer, puisque l'enfer s'en mêle! murmura le baron..... A moi, Montbrun! continua-t-il d'une

voix forte en s'adressant à ses gens; décidément cette fois le Christ et la Vierge sont contre nous !

Il donna l'exemple et s'élança à travers la bruyère ; se cavaliers le suivirent en désordre. En les voyant fuir, les routiers poussèrent des cris de joie.

—Suivons-les ! taillons-les en pièces! commanda le capitaine.

— Suivons-les ! répétèrent les routiers.

Et une bonne partie de la troupe se mit à la poursuite des fuyards ; éparpillés sur la lande, ils regagnaient de toute leur vitesse le château de leur maître.

LA LIGUE.

XIX

Duguesclin ne semblait pas moins animé que ses amis contre les auteurs du guet-à-pens dont il avait failli devenir victime. Cependant, il s'arrêta un instant sur le champ de bataille, où l'on

voyait une vingtaine de morts et de blessés, et il dit au capitaine d'une voix affectueuse :

— Un mot, messire ; à qui suis-je redevable du secours qui m'est arrivé si à propos ?

— Ceux qui sont venus à votre aide, répondit Bonne-Lance avec respect, ont agi par mes ordres, monseigneur ; et ce m'est une douce joie de voir qu'ils ont si bien réussi !

— Et qui donc êtes-vous, vous-même ?

— Un petit bachelier, indigne encore d'attirer l'attention de votre haute chevalerie... On me connaît dans ce pays sous le nom de capitaine Bonne-Lance.

— Ah ! je sais, répliqua Bertrand en souriant, vous êtes le preux chevalier de cette damoiselle de Lastours... Eh bien, capitaine Bonne-Lance, je vous tiens pour vaillant homme et loyal capitaine. Vous venez de me rendre un signalé service ; je voudrais vous prouver combien je vous suis reconnaissant de votre secours...

— Monseigneur, dit Henry avec un vif sentiment d'orgueil et de joie, j'espère vous donner d'autres preuves de courage et de dévoûment ; alors je réclamerai de vous peut-être une faveur que j'estime au plus haut prix... Mais, continua-t-il d'un ton triste, ce n'est pas envers moi que vous avez contracté

aujourd'hui le plus d'obligations; ce gentil ménestrel...

— Sans lui toutes mes prouesses seraient finies, je le sais, dit Bertrand d'un air sombre, et c'est afin de m'assurer s'il reste quelque chance de le sauver, que je ne me suis pas mis à la poursuite de ces mécréans de Montbrun... Vrai Dieu! je donnerais mille écus d'or pour connaître l'homme d'armes qui l'a frappé si vilainement!

— C'était le châtelain de Montbrun lui-même; je l'ai reconnu au moment où il a élevé la voix pour rallier ses soudoyers.

— Le sire de Montbrun? De par saint Yves, je m'en doutais... il a par trois fois menacé ma vie, le double

traître! et il paiera cher ce méchant coup, foi de chevalier.

En parlant ainsi il avait mis pied à terre et il regardait autour de lui, pour chercher le troubadour blessé. Le terrain, couvert de sang, jonché d'armures, offrait un spectacle de carnage et de désolation. Une trentaine de routiers au plus étaient restés sous les armes en bon ordre; les autres avaient suivi les gens de Montbrun, que l'on voyait s'enfoncer dans le défilé à l'extrémité de la plaine. Les archers et les goujats s'occupaient à dépouiller les morts ou à s'emparer des blessés, pour les mettre à rançon; d'autres couraient après les chevaux qui vaguaient çà et là sans cavaliers. Quant à Gérald, il avait disparu; mais

Duguesclin et Bonne-Lance aperçurent à quelque distance les écuyers bretons, qui formaient un groupe distinct sur le bord du chemin ; ils entouraient une personne, couchée sur le gazon, dont ils semblaient exclusivement occupés.

— Je le parierais, dit le chevalier, mon fidèle Jean Bigot a déjà prévenu mes désirs, et il donne ses soins à ce brave jeune homme. Bigot est expert dans l'art de guérir les blessures, et moi-même souvent j'ai eu recours à son expérience...

Ils s'avancèrent vers le groupe d'écuyers en conduisant leurs chevaux par la bride. A leur approche, les Bretons s'écartèrent respectueusement, et laissèrent voir Gérald de Montagu étendu

à leurs pieds. On l'avait dépouillé de son casque; ses longs cheveux blonds roulaient en boucles sur la verdure. Il avait perdu tout sentiment; son visage était d'une pâleur mortelle, et ses yeux étaient clos; ses vêtements déchirés ne couvraient plus sa poitrine blanche et ensanglantée. Bigot, à genoux auprès de lui, examinait la blessure avec attention.

— Eh bien, maître Bigot? demanda Duguesclin avec un accent d'inquiétude en regardant le beau jeune homme inanimé.

L'écuyer comprit la pensée de son maître; il secoua tristement la tête.

— Ne reste-t-il donc aucune espérance, mon bon serviteur? Pour rendre

la vie à ce brave damoisel, je donnerais ma main droite, et ce serait peu !

— Gardez votre main droite pour combattre les ennemis de la France, monseigneur, repondit Bigot en soupirant. Je n'oserais assurer que cette blessure est mortelle, mais certainement elle est dangereuse...

— Par Notre-Dame ! Bigot, il faut que tu t'évertues à guérir ce généreux compagnon.

— J'y mettrai tous mes soins, monseigneur, mais je le crains, un plus habile y renoncerait...

— Et cependant, messire Bertrand, reprit Bonne-Lance, quelle que soit votre reconnaissance pour ce damoisel, vous ignorez encore tous les servi-

ces qu'il vous a rendus! La nuit dernière, il a couru les plus grands dangers pour venir m'avertir des piéges que l'on vous tendait, et pour me donner les moyens de les déjouer...

— Serait-il possible? Quoi! cette fuite, ces fossés traversés à la nage, au milieu d'une grêle de traits...

— Rien n'est plus vrai, monseigneur.

— En ce cas, reprit Duguesclin d'un air pensif, je dois en effet à ce damoisel plus d'obligations que je ne saurais lui en reconnaître dans le mauvais état où il est à cause de moi... J'ai commis plusieurs fautes depuis quelques heures!

Il jeta un regard morne autour de

lui ; les corps des trois Bretons qui avaient péri dans le combat, étaient étalés sur une éminence au bord du chemin ; Duguesclin pouvait encore voir ces figures mâles qui lui étaient si connues.

— Et ceux-là qu'avaient-ils fait, continua-t-il, pour mourir ainsi par la faute de leur maître? Et ce joyeux Pieric, et ce bon Olivier, et ce courageux Tristan devaient-ils donc être ainsi égorgés sous mes yeux?... Mais voilà comme nous sommes, ajouta-t-il avec amertume en portant la main à son front, nous autres hommes de guerre et chevaliers, nous nous laissons entraîner par nos folles idées, par notre té-

mérité, et nos fidèles serviteurs en pâtissent...

Il se retourna brusquement comme pour cacher son émotion.

— Eh bien, par la croix du Christ! reprit-il avec énergie au bout d'un moment, je veux au moins les venger... Capitaine, continua-t-il en s'adressant à Bonne-Lance, qui se tenait respectueusement à son côté, pouvez-vous me donner vos gens pour assiéger Montbrun?

— Volontiers, monseigneur; ils seraient fiers de marcher sous un chef aussi renommé que vous, mais...

— Eh bien!

— Nous n'avons pas encore les engins

nécessaires pour venir à bout d'une place aussi forte.

— Je suis habitué à me passer de tout ce que je n'ai pas sous la main. Vos hommes sont aguerris, vous ne le cédez à personne en vaillance et en prud'homie... Suivez-moi, je réponds de châtier ce baron pillard de telle sorte qu'il en sera bruit dans le royaume.

— Cependant, messire...

— Quoi donc encore?

— J'avais promis à une dame, dit Bonne-Lance en rougissant un peu, de ne rien tenter contre le manoir de Montbrun.

— Saint Georges et saint Denis! répliqua Duguesclin avec ironie, est-il bien temps de songer aux fantaisies des

dames et aux amourettes?..... Mais je saurai bien faire taire vos scrupules.

Il s'avança brusquement vers les routiers.

— Camarades, dit-il avec rudesse, vous savez qui je suis; voulez-vous m'aider à prendre Montbrun?.. Je vous promets pillage et saccagement; puis nous pendrons le châtelain à son donjon!... Voyons, qui de vous refusera de suivre Bertrand Duguesclin?

Les routiers répliquèrent tout d'une voix :

— Oui, oui; conduisez-nous. Vive le capitaine Bertrand! Honneur à messire Duguesclin!... A Montbrun! à Montbrun!

— Vous le voyez, dit le chevalier en

revenant vers Bonne-Lance, il ne dépendrait plus de vous de les arrêter... et maintenant, croyez-moi, ne résistez pas davantage à la justice, à la nécessité.

En même temps, il remonta à cheval; Bonne-Lance s'inclina et s'empressa de l'imiter.

Cependant, Bigot avait fini de panser la blessure du malheureux Gérard. Une légère teinte incarnat était venue animer les joues du troubadour; mais il n'avait pas encore repris ses sens.

— Monseigneur, demanda Bigot, que devons-nous faire de ces bons serviteurs qui ont péri si malheureusement, et de ce pauvre blessé, qui a besoin de prompts secours?

— Pour ce qui est des morts, répliqua Duguesclin en se signant dévotement, Dieu veuille avoir leurs âmes! Veille à ce qu'ils soient enterrés en terre sainte, comme il convient à des chrétiens, nous ne pouvons rien de plus pour eux... Quant à ce troubadour, ne saurait-on le transporter en quelque endroit où, en attendant des secours plus efficaces, il pût trouver du calme et un abri?

— Je ne vois aucune habitation, messire, et le pays m'est inconnu.

— Eh bien, on fabriquera un brancard pour le transporter à Montbrun avec toutes sortes de précautions... De par saint Yves, je ne veux pas qu'il meure!

Les ordres du chevalier furent promptement exécutés, et toute la troupe se mit en marche. Duguesclin et le capitaine s'avançaient les premiers; puis venaient les routiers en bon ordre et les gens de pied ; à quelques pas en arrière, quatre archers portaient Gérald, toujours évanoui, dans une espèce de litière formée de manteaux et de bois de lances. Une douzaine d'hommes restèrent sur le champ de bataille pour garder les blessés dont on n'avait pu se charger.

Ce cortége suivit exactement le chemin qu'avaient pris le baron et la première troupe de routiers. On voyait à chaque instant des traces de leur passage : là c'était un cheval mort sous

son harnais d'acier, plus loin c'était un soudoyer déjà dépouillé de ses armes et de ses habits; parfois on entendait les gémissements de quelques blessés derrière les taillis qui bordaient le chemin. Lorsqu'on arriva au défilé, ces signes d'une lutte acharnée devinrent plus nombreux. La route était resserrée par deux montagnes, couvertes de bois jusqu'à la cime; l'avantage de la position avait dû décider le baron à faire un retour offensif sur ceux qui le poursuivaient. Aussi une demi-douzaine d'hommes et de chevaux avaient-ils trouvé la mort en cet endroit.

Au bout de la gorge, on vit paraître un routier qui s'avançait de toute la vitesse de son cheval et faisait signe à

la troupe de rebrousser chemin. Le visage de cet homme était bouleversé ; il semblait porteur de quelque importante nouvelle. En un instant il fut près de Bonne-Lance.

— Eh bien ! camarade, qu'y a-t-il donc ? demanda Henry avec étonnement, qu'as-tu à nous apprendre ? Tête-Dieu ! tu es tout en émoi.

— Par les cornes du diable ! il y a bien sujet, capitaine, et si vous m'en croyez, vous retournerez au plus vite d'où vous venez.

— Que veut dire ce coquin ? demanda Duguesclin à son tour ; aurait-on déjà occis le baron de Montbrun ?

Le routier regarda fièrement ce ca-

valier inconnu qui lui parlait avec si peu de cérémonie.

— Réponds à ce seigneur, dit Bonne-Lance : il a le droit de t'interroger aussi bien que moi ; c'est le grand chevalier Duguesclin.

L'homme d'armes changea aussitôt de contenance.

— En ce cas, reprit-il respectueusement, j'engage messire Duguesclin à faire retraite... malgré sa bravoure, je ne le suppose pas capable de résister à deux armées entières qui viennent au secours de ce sire de Montbrun...

— Deux armées! répéta le capitaine avec un sourire de pitié.

— Le brave homme a trop bu d'un coup ; interrompit Duguesclin en haus-

sant les épaules; continuons notre route.

— Aussi vrai que saint Nicolas est le patron des routiers, s'écria le messager d'un air de bonne foi, je ne dis rien que je n'aie vu de mes yeux... Nous poursuivions les vassaux de Montbrun avec ardeur, et nous allions peut-être nous jeter avec eux dans le manoir, dont on avait baissé le pont pour les recevoir, quand nous avons aperçu, sur la gauche, à un quart de lieue de distance, une troupe nombreuse de gens d'armes et de gens de pied, se dirigeant, bannière au vent, vers le château. Le sergent qui nous commandait, craignant d'être attaqué par des forces supérieures, a fait sonner la retraite aussitôt. Nous manœuvrions pour vous rejoindre, lors-

que nous avons aperçu en face de nous, en bas de la vallée, une nouvelle troupe aussi nombreuse que la première et se dirigeant vers le même point. Sans doute le baron de Montbrun a demandé secours aux seigneurs du voisinage; peut-être même s'est-il donné à l'Anglais pour gagner la protection du prince de Galles. Quoi qu'il en soit, notre sergent n'a pas voulu engager la bataille sans avoir reçu d'ordre ; nous nous sommes jetés dans le bois où est notre camp et on m'a expédié en toute hâte pour vous avertir.

Duguesclin et Bonne-Lance pressèrent le messager de questions, mais ils ne purent rien apprendre de plus. L'un et l'autre étaient stupéfaits.

— C'est inconcevable, dit le chef des routiers; ce sournois de châtelain aurait-il trouvé moyen de prévenir la garnison de Lastours? En vérité, je m'y perds.

— Qnel est votre avis, capitaine?

— Ordonnez vous-même, monseigneur! Avec vous je braverais toutes les armées de France et d'Angleterre.

— En avant donc, au nom de Dieu! dit Duguesclin.

Puis, se tournant vers les routiers, qui venaient d'entendre le récit de leur camarade, il reprit gaiement :

— Or çà, mes amis, il va sans doute grêler des horions et pleuvoir des sagettes... Souvenez-vous de mon cri de guerre : *Guesclin*! *Guesclin*! *Notre-*

Dame Guesclin! Ce cri-là porte bonheur.

— Guesclin! Guesclin!... répéta la troupe avec enthousiasme.

Bientôt on eut en vue l'un des deux corps d'armée dont l'approche avait été signalée. Autant qu'on en pouvait juger à distance, il se composait de deux ou trois cents hommes. Mais Bertrand et le capitaine Bonne-Lance ne se laissèrent nullement intimider par le nombre, et, pressant leurs chevaux, ils se trouvèrent enfin près de cette troupe où leur présence sembla jeter une terreur soudaine.

Cette petite armée, qu'on avait dépeinte si formidable, offrait un singulier spectacle. Elle se composait surtout

de fantassins, alors appelés *communes*, *pédaille*, *ribaudaille*, et souverainement méprisés par les chevaliers, même après la terrible guerre des Jacques. Ces gens n'avaient que peu ou point d'armes défensives ; ils étaient vêtus de colobes et de peliçons ou jaquettes, sans casques ni cuirasses ; mais ils étaient mieux pourvus d'armes offensives, car ils avaient des épieux, des arcs, des bâtons ferrés et des fauchards. En outre, plusieurs étaient chargés de pioches, de pics, d'échelles et autres instruments alors usités pour faire un siége en règle ou pour donner l'assaut à une place forte. On voyait parmi eux quelques moines portant de grandes croix de bois. La troupe marchait en désordre

sous une bannière blanche ornée de l'image d'un saint.

Le silence pas plus que la discipline ne semblait de rigueur dans cette étrange compagnie; cependant, en tête de la bande, un petit corps de cavalerie, composé d'une trentaine d'hommes d'armes environ, avait une contenance assez belliqueuse. A l'approche de Duguesclin et des routiers, ce peloton de cavalerie, qui présentait seul l'apparence d'une milice régulière, fit volte-face et vint se placer à l'arrière-garde, pour couvrir les gens de pied en cas d'attaque.

— Par la sainte messe! s'écria le chevalier breton avec un sourire de mépris, d'où sortent ces pauvres manants?.....

On n'a jamais vu si plaisante armée...

— Je crois, messire Bertrand, qu'ils ne sont pas nos ennemis, répondit Bonne-Lance de même; et dans le cas contraire, ils ne seraient pas bien redoutables. . mais il ne tient qu'à nous de savoir ce qu'ils veulent, car, si je ne me trompe, ils ont l'intention de parlementer.

— Ecoutons-les donc! dit Duguesclin avec insouciance.

Il s'avança seul vers le front de bataille des inconnus; quand il en fut à dix pas, un cavalier qui avait des éperons d'or et qui portait des armoiries sur son écu, vint au-devant de lui.

C'était le chef de la troupe ; Duguesclin et lui se saluèrent.

— Puis-je savoir, sire voyageur, demanda Bertrand, ce que vous faites sur les terres de Montbrun et quel motif vous y amène en si nombreuse compagnie ?

— Sire écuyer, répondit sèchement l'étranger, à qui la figure et l'extérieur de Duguesclin n'imposaient guère, il doit vous suffire de savoir que, si vous n'êtes pas des amis ou des alliés du châtelain de Montbrun, vous n'avez rien à craindre de nous.

— Nous ne craignons personne, messire ; mais ne perdons pas de temps en vains discours... Vous êtes chevalier, du moins je le suppose à votre équi-

page; je suis chevalier aussi : parlons nettement... Venez-vous pour attaquer Montbrun on pour le défendre?

Le capitaine inconnu allait sans doute répliquer avec la même franchise, quand Bonne-Lance, après avoir bien observé la troupe, s'approcha vivement des deux interlocuteurs.

— Je m'en étais douté, s'écria-t-il; ces gens, monseigneur, sont les vassaux et soudoyers de l'abbaye de Solignac, à qui le sire de Montbrun a enlevé hier un charriot de vivres... Ce seigneur qui vous parle est sans doute le sire de Nexon, le chevalier-avoué de l'abbaye!

— En effet, capitaine Bonne-Lance, répliqua l'étranger en levant sa visière et en montrant des traits pâles et ma-

ladifs ; ces masques d'acier nous ont empêchés de nous reconnaître, quoique l'aspect de vos routiers m'ait déjà fait soupçonner votre présence... Eh bien, sire capitaine, vous savez qui nous sommes et vous devinez nos projets. Hier le sire de Montbrun s'est emparé par surprise et par trahison d'un convoi confié à ma garde, appartenant à l'illustre et vénéré monastère de Solignac... Dans cette rencontre, ce félon châtelain m'a renversé par terre, moi, sire de Nexon, par un coup déloyal, dans un moment où j'étais aux prises avec un autre ennemi. J'ai voulu venger le tort causé à la sainte maison dont je suis le protecteur avoué, et réparer l'insulte faite à ma personne. Sur l'invitation du

vénérable abbé et des révérends pères de Solignac, les vassaux de l'abbaye, ceux du Vigen et de plusieurs bourgades voisines se sont réunis la nuit dernière autour de la bannière de saint Eloy, patron et fondateur du monastère... Quoique je sois souffrant et brisé par ma chute récente, je me suis mis à la tête des soudoyers et vassaux du couvent; nous venons châtier le baron pillard. Nous avons juré de ne pas nous *départir* du manoir que nous n'ayons mis le sire de Montbrun hors d'état de mal faire et nous comptons assiéger sur-le-champ ce repaire de vol et de félonie.

— Vous allez assiéger Montbrun? s'écria joyeusement Duguesclin, qui

n'avait guère compris autre chose dans ce récit, vrai Dieu ! chevalier, vous devez à la protection de quelque grand saint de venir à propos... Si vos gens veulent se joindre à nous et obéir à mon commandement, je m'engage à vous faire tous souper ce soir dans le castel, à supposer que le garde-manger du pillard ne soit pas trop dégarni ! Vos vassaux nous seront fort utiles avec leurs arcs et leurs engins de guerre... je vous promets de leur donner des postes où ils ne courront pas trop de dangers... je sais qu'il faut ménager des vassaux d'église !

Le chevalier-avoué regarda d'un air irrité le personnage qui osait railler en sa présence les défenseurs de l'abbaye

de Solignac; mais quelques mots de Bonne-Lance le calmèrent tout-à-coup.

— Quoi ! s'écria-t-il avec un accent de joie et de respect, le vaillant capitaine Duguesclin, l'illustre Bertrand, daignerait prendre en main notre cause et poursuivre notre vengeance? Par saint Eloy! monseigneur, s'il en est ainsi, nous sommes sûrs du succès... il n'y a ni place ni château assez forts pour résister au vaillant Duguesclin! Disposez de moi et de mes gens, monseigneur : nous vous obéirons jusqu'à la mort.

— Eh bien, donc, reprit Duguesclin avec impatience, marchons en avant et à la garde de Dieu!... Mais un moment, capitaine, ajouta-t-il aussitôt avec inté-

rêt; parmi les moines que je vois là dans votre troupe, n'en est-il aucun assez instruit pour panser un pauvre blessé?

— Si vraiment, monseigneur; nous avons ici le père Nicolas, l'apothicaire du couvent; c'est un homme habile à guérir toutes les blessures du corps, et c'est pour cela qu'il s'est offert à nous accompagner dans notre sainte entreprise.

—Je reconnais là les précautions ordinaires des gens d'église... Mais allez, capitaine; priez ce bon moine de prendre grand soin d'un jeune damoisel qui est porté en litière, là, derrière nous... dites-lui de veiller sur le blessé et de ne pas le quitter d'un instant.... S'il parvient à

le sauver, je ferai don à votre couvent du plus magnifique reliquaire d'or que roi ou pape lui ait jamais octroyé!

Le capitaine s'empressa d'obéir, et, tout en portant au père Nicolas l'invitation de se rendre auprès du troubadour, il annonça à ses gens que le grand capitaine Duguesclin s'associait à eux pour attaquer le château de Montbrun. Cette nouvelle circula rapidement dans la foule et y excita un enthousiasme extraordinaire Les regards se tournaient avidement vers l'illustre guerrier; les plus timides vassaux se sentaient remplis d'ardeur à la pensée de combattre sous ses ordres. Quand on se remit en marche, la curiosité qu'il excitait parmi ces pauvres paysans se ma-

nifestait de la manière la plus naïve. Les uns, sortant des rangs, se tenaient au bord du chemin sur son passage; les autres, au risque de se faire écraser, se jetaient avidement au milieu de la cavalerie pour le voir de plus près. A la vérité l'extérieur disgracieux de Duguesclin excitait souvent des exclamations passablement désobligeantes; mais le bon chevalier était à cet égard d'une philosophie merveilleuse, et il riait volontiers des paroles de désappointement échappées à ceux qui le voyaient pour la première fois *.

* Duguesclin n'ignorait pas sa laideur, et c'est pour cela qu'un poète du temps lui a mis dans la bouche ces deux vers :

Bien sçai que je suis bien laid et malféttis;
Mais puisque je suis laid, estre vieux bien hardis.

Le sire de Nexon, après avoir donné ses ordres, revint se placer respectueusement à côté de Duguesclin. Celui-ci, toujours préoccupé du récit fait par le routier un instant auparavant, demanda au chevalier-avoué de Solignac s'il avait eu connaissance de cette autre troupe qui rôdait dans le voisinage. Mais le sire de Nexon, au lieu de donner aucun éclaircissement, manifesta une vive inquiétude à cette nouvelle.

— De par saint Eloy et saint Oculi ! s'écria-t-il, c'est sans doute la garnison de Lastours qui chevauche pour secourir le seigneur de Montbrun... Si cela est, nous perdrons beaucoup de temps et beaucoup de monde avant de nous rendre maîtres du manoir !

— Décidément ce ne peut être la garnison de Lastours, répliqua Bonne-Lance ; j'ai arrêté moi-même le messager chargé de l'ordre du baron, et on n'a eu là-bas ni assez de temps ni assez de loisir pour en expédier un second... Non, non, croyez-moi ; ce doit être un parti d'Anglais envoyé par le prince de Galles ou le duc de Lancastre, à supposer que le baron ait fait secrètement sa soumission au roi d'Angleterre.

— Cela serait contraire à ce que me disait hier le sire de Montbrun lui-même, répliqua Bertrand d'un air pensif ; et cependant, capitaine Bonne-Lance, vous devez avoir raison ; l'Anglais seul peut se trouver de ce côté ; les Français sont trop loin et ils n'oseraient s'aven-

turer dans ce pays ennemi... Eh bien, pardieu, Anglais ou non, qu'importe? nous sommes prêts à les recevoir.

— C'est cela, monseigneur, s'écria Bonne-Lance; mais nous devons être près de l'endroit où sont cachés mes louvetaux!... je vais les appeler, car ils seraient trop mécontents s'ils ne se trouvaient pas à la fête qui se prépare!

Portant à ses lèvres un cor d'ivoire suspendu à son cou, il en tira quelques sons clairs et aigus. Des clameurs lointaines sortirent aussitôt de la profondeur du bois.

— Les entendez-vous? reprit Bonne-Lance d'un ton de gaîté; jamais nichée de loups n'a mieux connu le hurlement de sa mère que ces coquins ne connais-

sent le son de mon cornet... Attention ! nous allons les voir paraître, et ils pourraient montrer les dents à la compagnie...

Comme il achevait de parler, les routiers parurent en effet sur la lisière du bois. Le capitaine avait eu raison de s'avancer au-devant d'eux pour les contenir, car ils allaient se jeter, par habitude, sur les gens de Solignac, sans entamer aucune explication, les prenant pour des ennemis. Les honnêtes vassaux du couvent furent très-effrayés de leur côté de voir surgir devant eux ces hommes farouches; mais les chefs en s'interposant mirent tout le monde d'accord. Alors les routiers se formèrent en bon ordre le long du

chemin et on se dirigea de nouveau vers Montbrun.

Bientôt on aperçut le château avec ses tours et ses redoutables fortifications. L'alarme y régnait déjà ; le pont était levé, des hommes d'armes garnissaient les remparts et la barbacane. Duguesclin et les deux capitaines qui marchaient avec lui en tête de la colonne crurent d'abord que leur présence et celle de leurs gens avait causé cette alerte ; mais ils reconnurent bientôt que s'ils étaient pour une part dans la terreur des habitants de Monbrun, ils n'en étaient pas toutefois l'unique cause. Dans le village abandonné, précisément entre eux et le manoir, une troupe plus nombreuse encore que celle de Solignac

avait fait halte. Elle semblait attendre là un événement dont il était difficile de soupçonner la nature. Cette troupe, entièrement composée de cavaliers, avait une apparence noble et guerrière. De l'endroit où l'on était, on reconnaissait déjà des pages et varlets en éclatantes livrées; on voyait de fiers panaches se balançant au vent, de belles armures refléchissant les rayons du soleil, des bannières armoiriées, enfin tout ce qui caractérisait alors une riche et puissante chevalerie.

Dès que la troupe, dont le brave Bertrand se trouvait momentanément le chef fut sortie du milieu des grands arbres et se fut montrée à découvert, une vive agitation se manifesta parmi

ces étrangers. On entendit leurs trompettes sonner haut et clair; ils se formèrent en bataille avec une précision et une rapidité trahissant des hommes rompus dans les exercices de la guerre.

— Par la vraie croix ! ces gens-là ont bonne mine, dit Duguesclin à ses deux acolytes, en regardant toujours du côté du village ; faites arrêter notre troupe, capitaine Bonne-Lance, et vous aussi, capitaine Nexon : rangez-les en bataille le mieux possible, afin que ces étrangers ne se moquent pas trop de nous... Saint Georges et saint Denis ! si l'on en vient aux coups avec eux, nous aurons affaire à des adversaires redoutables...

— Sur ma foi, monseigneur, dit Bonne-Lance avec distraction, l'ordon-

nance de ces hommes est si belle que je les prendrais volontiers pour des Français...

— Des Français ! Allons donc ! encore une fois c'est impossible, interrompit Duguesclin d'un ton d'impatience ; mais au nom de mon seigneur Jésus-Christ, alignez bien vite les vassaux... Si ceux que vous voyez là-bas sont des ennemis, ils peuvent être sur nous avant que nous soyons en état de soutenir le choc...

Les deux capitaines se mirent en devoir d'obéir. Duguesclin lui-même, excité par une sorte d'amour-propre militaire en présence de troupes si bien disciplinées, voulut surveiller la disposition de son armée improvisée. Pour

les routiers de Bonne-Lance et pour la petite compagnie régulière du sire de Nexon, la manœuvre n'offrait aucune difficulté; les hommes d'armes se formèrent rapidement sur une double ligne; mais il n'en fut pas de même des vassaux de l'abbaye de Solignac. Les bonnes gens oublièrent subitement leurs résolutions. En voyant cette belle chevalerie rangée en face d'eux, ils faisaient assez piteuse contenance. Les moines qui portaient les croix et la bannière de leur saint patron, furent les premiers à s'enfuir; quelques vassaux les imitèrent, malgré les huées des gens d'armes de Bonne-Lance et de Nexon. Ceux qui restaient n'étaient nullement rassurés; et plus d'un archer, sous le

prétexte de se poster avantageusement, s'alla cacher dans le bois.

Duguesclin riait fort de cette poltronnerie ; en ce moment le capitaine Bonne-Lance accourut l'avertir qu'un des cavaliers inconnus venait de se détacher de la troupe afin de prendre langue.

— Et sauf votre bon avis, monseigneur, continua-t-il, je persiste encore à croire que c'est un Français.

— Français, Anglais ou diable, nous allons le voir, dit Duguesclin impatienté.

L'inconnu avait fait halte dans l'espace vide, à égale distance des deux armées. Il semblait être de haut rang ; il était armé de toutes pièces, la visière baissée ; son armure damasquinée en or

brillait du plus vif éclat. Un surtout de velours bleu, brodé d'or, couvrait ses épaules. Ce magnifique équipage rendait plus piètre et plus misérable encore l'habit gris de Duguesclin, son bonnet flétri et son écu sans armoiries.

Chacune des deux armées suivait avec anxiété les mouvements de son représentant. On vit les deux chevaliers s'aborder d'un air hautain, ils semblèrent échanger quelques paroles... Puis, tout-à-coup, ils sautèrent à bas de leurs chevaux et s'embrassèrent cordialement.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

